

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
 Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
 9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 681. — 30 Avril 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

RÉVOLTE AU GUATEMALA

MORT DU MARÉCHAL SÉRAPIO CRUZ

Monsieur le directeur,

Je vous envoie dans toute son horrible fidélité le document photographié qu'on voit en ce moment à toutes nos vitrines. C'est le sanglant trophée adressé par Don Antonio Solares, général en chef de nos troupes, au gouvernement inquiet de ne pas recevoir de nouvelles du théâtre de l'action.

Le Guatemala est gouverné, depuis la mort de Sanguniani Carrera, par le général don Vicente Cerna, Indien de race, et que la force seule maintient au pouvoir.



La tête de Serapio Cruz
 envoyée
 au gouvernement de Guatemala
 (Photog. d'après nature.)

Parmi ses adversaires, le maréchal Serapio Cruz était un des plus redoutés.

Après la mort de Carrera auquel il s'était rallié, Cruz attaqua Cerna; aidé de Barrios, il défit ses troupes dans toutes les rencontres; il s'avança ensuite avec ses partisans jusqu'aux portes de la capitale.

Malheureusement il ne sut pas prendre les précautions militaires indispensables, et il a été surpris, près de Palencia, par les troupes commandées par le général Solarès.

Pris à l'improviste, il fut tué au commencement de l'action; sa tête fut coupée, promenée en triomphe dans les rues de la ville; ses soldats et ses officiers furent impitoyablement massacrés.

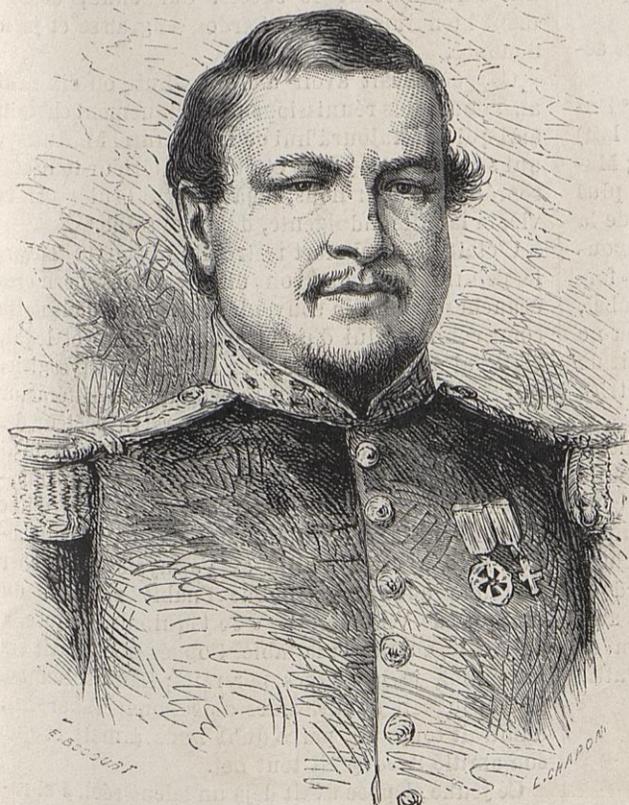
Le jour même de cette sanglante exécution, le vainqueur faisait exécuter la photographie dont voici la reproduction exacte, et l'adressait, en guise de bulletin officiel, à son gouvernement, pour lui annoncer sa victoire.

Cerna, l'élève et le successeur de Carrera, n'a pas fait de quartier: tout a été passé par les armes.

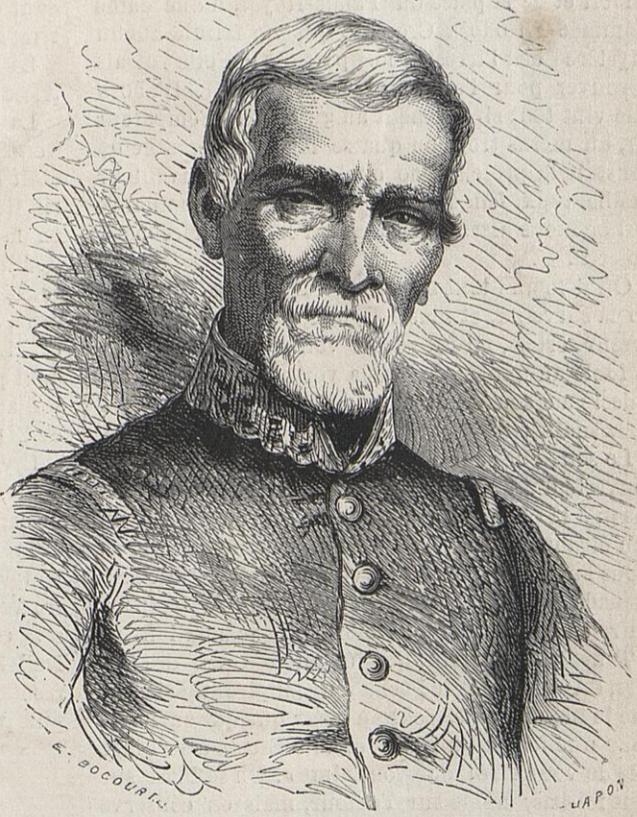
Quelques proscrits, entre autres le chef de parti Garcia Granados, ont trouvé une noble hospitalité à la légation britannique. Sir William Corbett a noblement refusé de livrer les malheureux qui avaient cherché un asile sous le pavillon anglais.

Le ministre des affaires étrangères du Guatemala a eu beau écrire, menacer même le ministre anglais, l'humanité n'a pas heureusement perdu ses droits.

RÉVOIL.



Le marquis de Serapio Cruz, commandant des rebelles.



Don Antonio Solarès, général en chef des troupes de Guatemala.

COURRIER DE PARIS

Nous avons constaté, dans les diverses réunions publiques ou privées, promenades, soirées, dîners où figuraient des représentants de ce qu'on appelle « le faubourg Saint-Germain » qu'on avait répondu avec ensemble au mot d'ordre parti de Versailles.

La durée du deuil prescrit à l'occasion de la mort de la duchesse de Berry est, non pas d'un mois, comme on l'a dit, mais de six semaines. Quant le roi Charles X mourut à Goritz, ceux qui étaient restés fidèles à cette mémoire portèrent le deuil pendant six mois.

C'est là un sentiment trop respectable, et le spectacle de la fidélité est trop rare pour qu'on songe à discuter cette manifestation, mais on ne peut réprimer un sourire, en voyant, au bois et ailleurs, quels sont ceux et celles qui observent le plus strictement ce décret latent du faubourg Saint-Germain.

Voici une personne qui ne tient à rien, qui sort on ne sait d'où, (ou plutôt, on sait trop d'où) qui a gagné une fortune princière... Mettons royale, ce sera plus juste, à la pointe de ses vieux charmes et qui, si elle appartenait à un faubourg quelconque serait tout au plus du faubourg Saint-Marceau; qui a pris tout d'un coup un air de componction, comme si elle avait perdu sa ténébreuse mère et les trop nombreux auteurs de ses jours. La cocarde des valets de pied, les harnais des chevaux, les coussins de la voiture même sont noirs, et il paraît qu'on parle tout bas dans ses salons.

C'est à se tordre de rire. Quelle délicieuse comédie que la vie!

**

Nous avions, la dernière fois que nous eûmes le plaisir de causer ensemble, une journée d'insensés ou de gens qu'on prétendait l'être; cette fois c'est une folle romanesque qu'on a surprise au jardin réservé des Tuileries, dans cette partie fermée d'un saut de loup où les souverains se promènent souvent et où l'on voit de temps à autre le jeune Prince faire de l'hygiène sur son vélocipède.

L'histoire de cette dame, que vous avez dû lire partout dans les faits divers de la semaine, est lamentable; nous suivions depuis très-longtemps cette personne aux singulières allures, mais nous ne l'eussions point divulguée sans l'éclat qu'elle vient de faire.

Depuis plusieurs mois, on nous avait signalé la présence à l'hôtel Rohan, à l'angle de la rue de Rivoli et de la place du Palais-Royal, d'une dame nommée Théodora Creecky, qui ne faisait aucun mystère de l'irrésistible passion qu'elle disait éprouver pour l'empereur Napoléon III. D'abord elle vint tout simplement au guichet de l'empereur où, au moins trois ou quatre fois par semaine on constate la présence de quelque aliéné, inventeur malheureux, femme exaltée, et fou de toute nuance qui ont tous assez généralement les Tuileries pour objectif.

On l'éloigna tout en s'enquérant de sa demeure, on la surveilla, et tous les jours, à l'heure où l'empereur sortait, on fut sûr de voir cette dame dans la foule au plus près de la voiture, envoyant des baisers au souverain et comprimant son cœur à deux mains.

Le soir, elle se promenait sous les arcades, la face couverte d'un voile épais, depuis la rue de la Paix jusqu'à la place du Palais-Royal, toujours seule, un peu étrange d'allure et vêtue de couleurs sombres. Nous l'avons suivie plus de vingt fois dans cette promenade épiaut ses gestes et arrivant de temps à autre à saisir quelque involontaire exclamation.

Tenez pour certain, que fût-on le César des Césars, l'Autocrate et le Pacha d'un empire aussi grand que le monde, on se sent au cœur quelque curiosité pour une femme qui est venue d'Ecosse avec l'idée fixe de vous dire: « Je vous aime ». On se blase sur tout ici-bas, même sur l'amour, mais on conserve encore la curiosité de voir celle qui peut vous aimer d'une passion vraie, insensée, et le cœur est doucement chatouillé par l'hommage, même inconscient,

d'un être privé de sa raison. — Et puis enfin, il y a là une poésie dont la source ne tarit pas, même dans le cœur d'un homme obsédé, inquiet, préoccupé et utilitaire comme l'est l'empereur.

Aussi, bien souvent, avec ce demi sourire qu'on lui connaît et ce geste familier qui consiste à caresser sa moustache, le souverain interrogea-t-il quelque officier d'ordonnance ou préfet du Palais, plus au courant que lui, sur les faits et gestes de cette âme en peine, et ce n'était plus un secret pour quiconque que madame Creecky était éperdument éprise du silencieux et doux Napoléon III.

Tout se passait ainsi; les tentatives succédaient aux tentatives, toujours doucement repoussées, quand cette dame imagina de se blottir sous un massif du jardin réservé, d'y passer la nuit et de surgir devant l'Empereur, au moment où il viendrait faire sa promenade dans le jardin; Mais la dame en amourée comptait sans la garde qui veille aux barrières du Louvre, et elle fut prosaïquement découverte par un maréchal des logis qui ne sait pas ce que c'est qu'Ophélie, qui n'entend rien au sentiment et qui voulut tarabuster ce cœur bien épris.

Cette arrestation ne pouvait étonner personne, puisque, aux Tuileries, depuis le Prince jusqu'au dernier adjudant, chacun connaissait la dame; cependant on fit des perquisitions chez elle, pour le principe, et on trouva plus de trente portraits, bustes, images en cire, sur lesquels était collée une exergue en lettres rouges: « J'aime Napoléon III. »

**

Nous n'avions pas entendu la Patti depuis son retour de Saint-Petersbourg, et nous sommes entré aux Italiens le soir où elle abordait ce joli rôle de *la Fille du régiment*.

La marquise a considérablement maigri, il est vrai que M. de Caux engraisse sensiblement, ce qui fait qu'en somme le ménage en est au même point. Ses notes basses ont pris beaucoup de force, l'agilité de la voix, la sûreté de l'émission sont les mêmes, mais évidemment cela finira par un contralto, vous verrez cela.

Toujours même jeunesse, un aplomb fou, un jeu très-mouvementé, un peu trop peut-être; des idées scéniques, de l'initiative, de l'invention, et, somme toute, une cantatrice hors ligne, qu'on ne peut peut-être pas mettre sur le même rang que les artistes de cœur qui vous arrachent des larmes et vous touchent parce qu'ils sont émus eux-mêmes, mais au moins constituant une organisation privilégiée, un être heureux; c'est un oiseau qui gazouille et saute de fleur en fleur, heureux de vivre, répandant autour de lui la jeunesse et chantant le printemps.

La salle était curieuse, ce soir-là, toutes les actrices de Paris s'y étaient donné rendez-vous.

La jolie M^{lle} Pierson était aux fauteuils; M^{lle} Duvrger (deux points noirs dans une tache de lait) était noyée dans la pénombre d'une baignoire; Marie Rose, blanche comme un lis et on ne peut plus en famille, était aux premières loges à côté de la dodue M^{lle} Édile Riquier et de la plaintive et langoureuse M^{lle} Favart; M. Nathan, le dilettante forcené, servait de chaperon au *Bijou perdu* M^{me} Cabel, et M. Auber, cet heureux jeune homme qu'on ne peut plus compromettre, protégeait et illustrait de son auréole de gloire M^{lle} Dameron, l'ex-cantatrice de l'Opéra.

Il y avait, cela va sans dire, beaucoup d'Américains, quelques dames du lac, et aux fauteuils beaucoup de membres du Jockey venus en garçon, et même quelques dames du grand monde venues simplement en chapeau fermé s'asseoir à l'orchestre avec leurs maris. C'est un genre qui prend et cela est bien fait, on n'a pas toujours sa loge aux Italiens quand on l'a à l'Opéra, et il faut bien se résoudre à louer des fauteuils quand chante la Patti, puisque les loges sont aux abonnés.

**

Les Parisiens sont quinteux et faciles à la réaction. Ils avaient trouvé une petite idole toute neuve, en une heure ils l'avaient installée sur son

piédestal, dans le temple élevé à la renommée prématurée, où ils l'ont encensée à lui casser l'encensoir sur le nez, et il n'y avait pas assez de couronnes pour elle; l'idole elle-même, qui est une idole de beaucoup d'esprit, et qui n'est pas la dupe des entraînements, disait à qui voulait l'entendre: « C'est trop fervent, ce n'est pas possible, ce culte-là ne durera pas, trop de fleurs! trop de fleurs! »

Eh bien, cela n'a pas duré, comme toujours, et aujourd'hui on n'est même plus juste. — Ah! la mesure, quel don d'en haut! — Mais, Seigneur, qu'il est rare!

L'idole dont je parle, c'est le jeune François Coppée, l'auteur du *Passant* et des *Deux Douleurs*, « le poète Coppée », comme on dit aujourd'hui. Il fut notre ami d'enfance, notre compagnon à l'heure des vingt ans, et comme nous avons été le confident, je ne dirai pas de ses luttes, car enfin il est arrivé à une grande notoriété à l'âge où tant d'autres sont encore ignorés, mais au moins de ses fraîches illusions, de ses jeunes ardeurs et de ses aspirations généreuses, nous avons senti la joie au cœur en constatant son succès. — Au fond, comme nous avons l'expérience de la vie, nous trouvions bien cela un peu excessif et dangereux, mais enfin elle n'est jamais trop belle la part que le bonheur vous fait, et celle-ci s'expliquait par un besoin de poésie et un appétit de la forme soignée qui est une de nos meilleures tendances.

Oui, il est doux de retourner en arrière et de feuilleter les pages de sa vie, surtout quand on peut les lire tout haut, sans avoir à baisser la voix sur aucun passage. C'est le seul bien que nous ayons au monde et, en dépit des méchants et des sots, c'est le seul auquel nous tenions et qu'on ne saurait nous enlever.

— A ce nom d'un ami de jeunesse, passez donc devant mes yeux, ô mes jeunes années! passez vives et légères, comme un chœur de danseuses antiques qui effleure du pied les mousses fleuries; passez, voilées par la brume du souvenir prêt à s'effacer!

Quelques-unes d'entre vous furent cruelles, sans doute, et m'apparaissent aujourd'hui flétries, décolorées, meurtries par la souffrance et dissimulant mal une plaie secrète qui saigne toujours, cependant vous êtes pleines de grâce et douces encore à ma mémoire!

Ce fut il y a aujourd'hui dix ans que nous rencontrâmes Coppée; il entra alors au ministère de la Guerre; c'était un tout jeune employé, régulier et mélancolique, qui cachait des vers dans son pupitre et ne murmurait pas trop contre l'administration, pourvu qu'il lui fût permis de rimer. Il ressemblait alors, comme aujourd'hui, à un Bonaparte en Égypte, sans la flamme qui brûle, ou à un Sardou avant le succès. Car enfin, dénotement bien improbable, Sardou engraisse et je le dénonce.

Coppée devait avoir alors dix-huit ou dix-neuf ans, nous nous réunissions périodiquement chez un ami qui fait aujourd'hui de la peinture, M. Aufray, qui s'était marié jeune et dont l'intérieur tout ami représentait pour nous, déjà un peu brûlés par la vie, la famille indulgente, douce et saine.

C'était un cercle fort restreint; le pauvre Tabar, le peintre dont hier on dispersait les dernières ébauches et dont le souvenir reste gravé dans notre cœur comme celui d'un être bon, tendre et loyal, était l'ainé de ce cénacle avec Baudit, le paysagiste, qui de tout temps fut un sage et un fin littérateur *in partibus*. Moi-même, j'étais alors inspecteur des beaux-arts au ministère de l'intérieur, et on m'avait délégué auprès de l'architecte des asiles impériaux, et, tout en étudiant l'ornementation d'une chapelle ou la décoration d'une façade, je collaborais déjà à cette feuille et j'essayais de cacher l'homme administratif sous l'habit zinzolin du marquis de Villemer. — « Je taquinai la muse. »

Le soir, autour de la table, Coppée nous lisait ses vers; moi, je lisais mes portraits; Baudit, homme grave, jugeait et faisait des objections; Tabar, lui, admirait toujours, parce qu'il nous aimait et que son amitié l'aveuglait tout net.

Ce jeune Coppée avait déjà un talent réel. J'ai retrouvé plus tard, dans *le Reliquaire*, un de ses premiers volumes, ces premières inspirations pleines de fraîcheur et d'une forme charmante. Un jour, je

lui fis signe d'avoir à devancer l'aurore pendant toute une saison pour m'aider à enfanter une forte comédie qui excédait mon cerveau.

C'était une collaboration, — cela s'appelait « *Vouloir et pouvoir* », c'était, comme vous vous en doutez, la lutte d'un homme jeune, ardent, seul ici-bas, le combat de la vie enfin, et le triomphe loyal. — Quand je dis qu'il était seul mon homme, non, il aimait — (j'aurais bien voulu voir qu'un des héros de ma jeunesse n'aimât pas!) Oui, il aimait et il était aimé; mais enfin il s'était juré d'arriver seul, et trouvait toujours un sot sur son chemin au moment où il allait réussir. De là, découragements, révoltes, consolations féminines, épanchements exquis, cris du cœur, indignations, explosions enfin. Vous voyez cela d'ici.

La femme était charmante, je vous le garantis, sans amour-propre d'auteur, du reste; plus tard, je l'ai reprise, et j'en ai fait *la femme qui s'en va*.

Coppée, lui, écrivit une partie du dialogue avec le talent et la forme charmante qu'on lui connaît, et je m'en fus le front haut et le cœur un peu ému, porter notre pièce au Gymnase. — Quatre actes! Allez donc! — En plein succès de Dumas fils. — Ces jeunes poètes ne doutent vraiment de rien.

M. Montigny lut la chose, déclara que c'était écrit avec beaucoup de grâce, que le dialogue était spirituel, mais qu'il n'y avait pas de pièce.

Je ne dis pas non, hélas! Et nous ne murmurâmes ni l'un ni l'autre. Elle est là, la pauvre comédie, dans mon tiroir, tout entière écrite de la main de l'auteur du *Passant* qui établit le manuscrit définitif. Aujourd'hui, c'est de la copie qui aurait son prix, mais il ne faut pas trafiquer de ces souvenirs du jeune âge.

C'est une relique de jeunesse, et il nous semble qu'il s'exhale de ce manuscrit roulé un parfum des jeunes années qui ont fui sans retour.

Les jours s'écoulèrent, chacun courut à ses destinées, Coppée, toujours employé à la guerre, et nous ici et là, voyageur, artiste, écrivain. Un beau jour, notre compagnon écrivit le *Passant*, il eut la chance de le lire à M. de Chilly, et obtint le succès éclatant que tout le monde a constaté.

Il n'y en eut que pour lui, les journaux, le ministre, les princes, c'était un millier de vers; on parla de Légion d'honneur pour le poète, et on alla jusqu'à mettre le nom de Coppée sur ces listes d'académie qu'on fabrique dans les coulisses des journaux.

Coppée riait de bon cœur. Ce qui prouve qu'il n'avait pas perdu la tête. Nous autres, que devions-nous faire? nous'écrier: — « Mais non, prenez garde, n'allez pas si loin, c'est charmant sans doute, mais vous êtes toujours excessif! » On nous eût dit: « Mais vous êtes des envieux! » non, nous étions, au contraire, des amis sincères et nous avions gardé notre sang-froid.

Aujourd'hui, M. Coppée donne *les Deux douleurs* au Théâtre-Français. C'est une œuvre aussi soignée que l'autre, pleine d'émotions, dont l'idée n'est peut-être point aussi sympathique, et pour laquelle il faut une foule recueillie, et qui entre dans le sujet sans protestation. Et voilà qu'on fait expier son immense premier succès; au jeune poète on mêle des soucis à la couronne de fleurs qu'on lui avait décernée; on parle de moyens exceptionnels employés pour arriver au Théâtre-Français. Bref, cette horrible politique s'en mêle, et on va jusqu'à reprocher à un jeune homme loyal, courageux, qui, comme bien d'autres, a eu sa part de luttes, d'avoir accepté un patronage que lui a mérité son seul talent.

Athéniens de Paris, vous êtes des ingrats; il ne fallait pas monter si haut, cela vous eût évité la peine de redescendre.

François Coppée n'a ni plus ni moins de talent aujourd'hui qu'hier; c'est vous qui êtes changés, et non pas lui; il a toujours le rythme sonore et la forme pure, l'imagination fraîche et le tour heureux. Laissez-le revenir tout à fait à la santé, le jeune poète, et vous verrez qu'il vous désarmera par de nouveaux efforts, et méritera de nouveaux succès.

*
**

La mort de Nestor Roqueplan nous a tous pris au

dépourvu. Le grand Parisien manquera longtemps au boulevard, le noctambule incorrigible qui commençait à vivre le soir et ne pouvait se décider à quitter l'asphalte pour s'aller reposer, laissera certainement un grand vide dans ce monde du Forum parisien qui a l'habitude de vivre au grand air, de dîner *coram populo*, à une fenêtre du boulevard, d'errer de foyer en foyer, de coulisse en coulisse, de couloir en couloir, décidé à mourir sans connaître ce qu'on appelle la vie d'intérieur, à décéder dans l'impénitence finale et l'ignorance de la famille constituée.

Roqueplan a été de tous ces viveurs émérites le plus conséquent et le plus incorrigible; c'est lui qui a inventé la haine de la campagne, le mépris paradoxal du foyer, et prêché avec le plus d'éloquence la supériorité de la bohème élégante.

Sans avoir constitué ce qu'on appelle une œuvre, il a remué beaucoup d'idées, et possédait une autorité incontestable. C'est un homme qui se dépendait en causeries, adossé à une cheminée, au portant d'une coulisse, d'un couloir, ou en se promenant de long en large, du café Riche à la Chaussée-d'Antin.

On lui doit nombre d'expressions nouvelles, de définitions, d'aperçus ingénieux sur les choses parisiennes. Roqueplan et Henri de Pène sont certainement les deux hommes qui connaissaient le mieux les choses de Paris.

Roqueplan était un élégant, il savait mieux que personne ce qui était *chic*, et le chapitre « *du chic* » dans son volume intitulé *Parisine*, est un petit chef-d'œuvre d'humour.

Il est curieux de remarquer que ce Nestor des petits journalistes ne s'est jamais démodé. Quelques-uns de ses amis du café de Paris de 1840 en étaient restés en toute chose à cette époque, lui, marchait avec son temps, et bien souvent il l'a devancé. Pour les habits comme pour la littérature, il était à la mode de demain. Il a voulu savoir le fin mot de toutes les Thérèses, les Lassens, les Bordas, les Hervés et les Léotard qui ont surgi; on ne pouvait rien lui apprendre, et il se tenait au courant comme personne et s'expliquait le premier de ce qu'il avait vu avec beaucoup d'esprit.

C'était un écrivain léger qui disait souvent des choses fortes et savoureuses. Dans un groupe d'hommes, presque tous distingués par l'esprit, la science du monde, et la fortune; les Montguyon, les Châteaullars, les Romieu, les Dorsay, les Frazer, les Morny, les Bouchet, les D'Alton-Shée, les Vielcastel, les Montbrun, etc., etc., il passait pour un de ceux qui avaient le plus la science de la vie et l'expérience des hommes. Cela ne l'avait pas rendu naïf, mais il faut avouer qu'il était parfaitement obligeant, et que, s'il avait la plus déplorable opinion de l'humanité, il était toujours prêt, dans la sphère de ses moyens, à venir en aide à tous.

Directeur de théâtre, journaliste, fonctionnaire, dandy, ami intime des plus hauts personnages, très-indépendant d'esprit, tenant juste autant qu'il le fallait au monde officiel dont il avait vu les coulisses et connaissait les ficelles, esprit paradoxal en esthétique, mais très-pratique dans la vie, il avait une grande influence dans les conseils privés de certains hommes d'État, surtout si l'on considère que les compagnons de ses nuits dorées de jeune homme étaient, pour la plupart, devenus des hommes indispensables dans la politique du Gouvernement. On avait un peu peur de lui dans ce milieu-là; car il s'avait « où est le cadavre », comme on dit vulgairement.

Au physique, c'était un homme petit de taille, qui avait dû être assez bien pris, toujours très-soigné, mais vêtu commodément au large dans ses vêtements. Le visage était devenu rouge, les yeux papillotaient, il se teignait depuis longues années, et un tic nerveux des yeux et de l'épaule s'était accentué, si bien que, le voyant essayer de se conserver par des procédés artificiels, on l'imaginait plus âgé qu'il ne l'était réellement, et qu'on s'est étonné d'apprendre qu'il n'avait que soixante-quatre ans.

Les anecdotes sur Roqueplan sont bien nombreuses, mais cette condition de journal hebdomadaire fait que nous sommes toujours devancés, et d'ici à samedi on aura épuisé à droite et à gauche

l'inépuisable ressource de bons mots qu'il a fournis à la chronique.

C'est Roqueplan qui, déjà âgé, apprenant qu'un très-jeune homme vivait dans le servage de D....., l'inimitable actrice, qui avait beaucoup plus que le double de son âge, et voyant l'adorateur un peu honteux de cette passion pour une femme trop mûre, lui dit pour le reconforter :

— Il n'y a rien de déshonorant, mon cher. Moi, à votre âge, j'en ai fait autant pour elle, et j'ai été très-heureux.

*
**

Depuis que Listz est muet, Rubinstein reste le plus grand pianiste connu, et les concerts de cet hiver ont assis à Paris cette grande réputation européenne. Mais à côté de Rubinstein, qui est Russe, un jeune Français, Delaborde, s'est élevé à la même hauteur, et tient désormais la tête de notre école française. Si Delaborde, qui est un savant en musique, voulait faire des concessions à un certain public, et moins se tenir sur les cimes de l'art avec les grands maîtres, il deviendrait en une saison un pianiste populaire; mais c'est un homme de race qui tient pour les épiques et les austères, et ce n'est pas nous qui lui donnerons le conseil de descendre de ces hauteurs-là. Les deux derniers concerts de Delaborde ont donné lieu à de véritables ovations.

*
**

Pour être toujours belles, — modestes observations, — par Jules Frey. Voici le titre du petit volume qui a attiré notre attention cette semaine, avec la *Florise*, une comédie en vers de Théodore de Banville; les *Jolies femmes de Paris*, par Charles Diguët, avec vingt eaux-fortes par Martial, et le *Journal du concile de Trente*, rédigé par un secrétaire vénitien, publié par Armand Baschet.

M. Frey regrette pour les femmes le châle qu'il trouvait plus digne et plus modeste d'allures que les toilettes d'aujourd'hui, et il consacre tout un chapitre au cachemire auquel il voudrait qu'on revint.

Il adore les femmes, on le voit, mais il trouve que la nature fait assez pour elles, et proscriit les bijoux.

« Les bijoux aussi tentent les femmes, dit-il. Pourquoi? N'ont-elles pas un écrin de trente-deux perles dans la bouche, et sous la voûte du front deux étoiles qui jettent plus de feux que les diamants de Golconde et de Ceylan? »

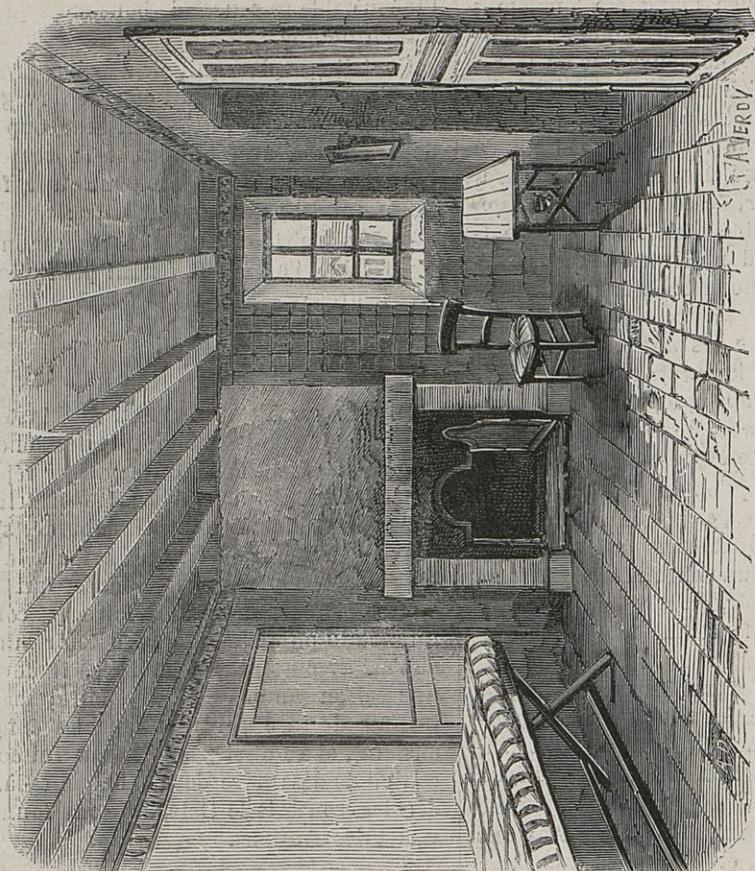
Qu'est-ce que vous dites de cela? — Cela vous fait sourire, alors montrez vos perles!

La *Florise* de Banville est un de ces volumes exquis que publie Lemerre: c'est d'une forme accomplie, le vers est ciselé. Théodore de Banville est un des derniers « *amants de la muse*. »

M. Charles Diguët a eu le grand tort de glisser parmi ses *Jolies femmes de Paris* des femmes absolument inconnues, et de mettre trop de dragées dans la poche de ces dames; l'intention est bonne, mais le public aime assez qu'on soit piquant.

Le *Journal du concile de Trente* est une œuvre d'un intérêt historique incontestable et qui vient bien à point. M. Armand Baschet, qui a fait à fond les documents inédits des archives de Venise, y a trouvé ce curieux manuscrit qu'il a traduit avec une connaissance inouïe des intimités de la langue italienne; il est désormais constaté que ce fait énorme du concile de Trente n'a laissé ni *dépêches* ni *relations* véritablement spéciales et formant un corps homogène de documents dans les archives vénitienes; ce qui donne un grand prix à ce *Journal du concile*.

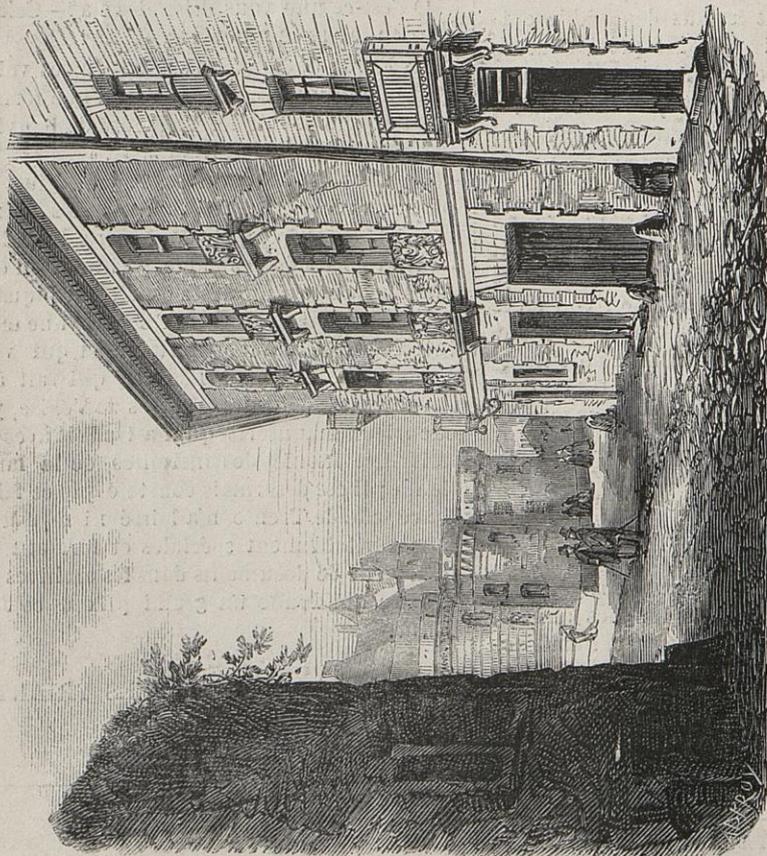
CHARLES YRIARTE.



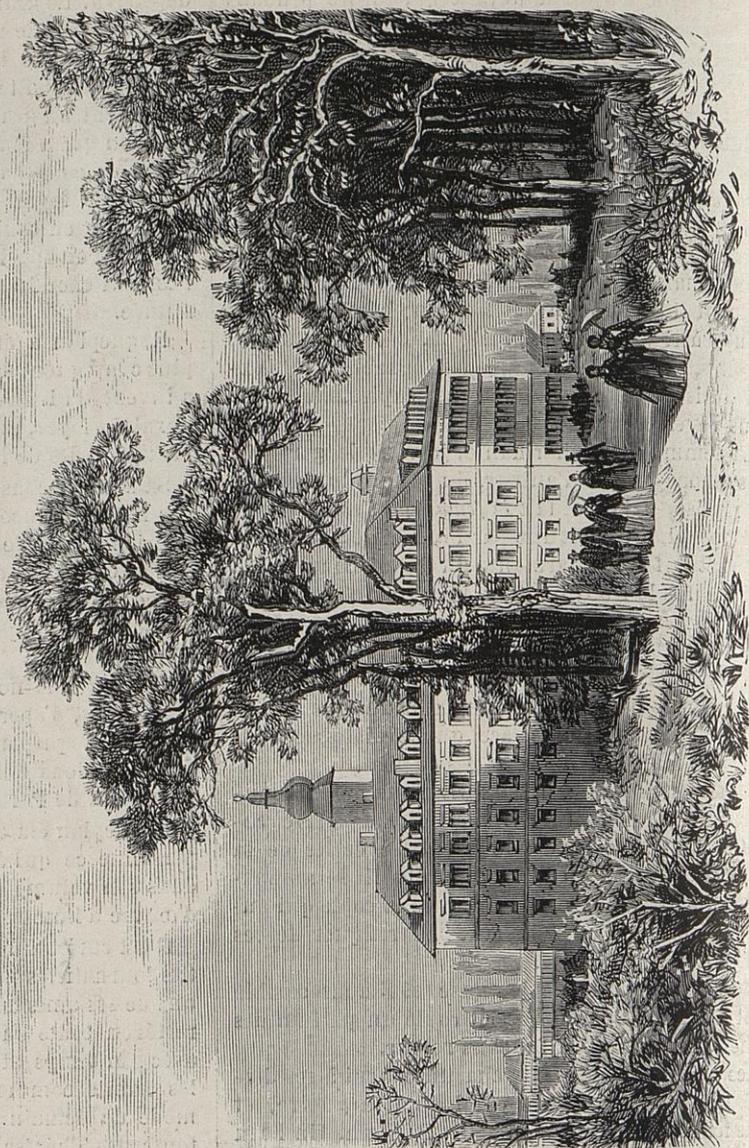
Chambre de Madame, maison Duguigny.



La duchesse de Berri (d'après un portrait du temps.)



Maison de M^{lle} Duguigny, où la duchesse a été arrêtée en 1832.



Château de Brunsée (Styrie), où est morte la duchesse.



Palais de la Duchesse à Venise.

Château de Brunsée (Styrie), où est morte la duchesse.



Palais de la Duchesse à Venise.

PORTUGAL. — Cyclone sur les côtes du Portugal. — Les marins de la côte portent secours aux embarcations en péril.

CAULI VERGÈS

MADAME LA DUCHESSE DE BERRI

Marie-Thérèse-Caroline, fille aînée de François I^{er}, roi des Deux-Siciles, épousa, en 1816, le duc de Berri, neveu du roi Louis XVIII et fils de Monsieur, alors comte d'Artois et plus tard Charles X. Le mariage fut officiellement annoncé à la Chambre des pairs et à celle des députés le 28 mars. Le ministère avait proposé de fixer à un million la dotation du duc, la Chambre des députés, plus royaliste que le roi, vota quinze cent mille francs.

La princesse napolitaine, qui avait alors dix-huit ans, débarqua à Marseille, traversa la France, où son mariage fut célébré en l'église Notre-Dame le 17 juin.

C'est à partir de ce jour que Paris adopta cette parisienne de race. Son intelligence, sa vivacité, la grâce de sa petite personne toute mignonne, lui donnaient droit de nationalité. Tout son esprit, et elle en avait, animait sa physionomie dont le charme savait se passer de beauté.

Elle avait aussi du caractère.

Lorsque le duc de Berri fut assassiné, le 13 février 1820, sa douleur fut toute passionnée. On la retenait. « Laissez-moi ! laissez-moi ! s'écriait-elle, je veux le voir, il est à moi. » Pendant qu'on se disposait à débrider la blessure de son mari, elle s'adressait au docteur Blancheton et le pressait de lui dire si la blessure était mortelle : « J'ai du courage, j'en ai beaucoup ; je saurai tout supporter, je vous demande la vérité, disait-elle. »

Lorsque le duc eût expiré, la duchesse de Berri rentra dans son palais de l'Élysée, où elle se livra à tous les accès de son affliction, s'enveloppant d'un voile de crêpe noir. Elle voulut se couper elle-même ses magnifiques cheveux blonds qui encadraient sa tête si fine et si expressive. « Je n'ai plus besoin de cette parure que mon époux a tant aimée, » soupirait-elle auprès de M^{me} de Bthisy qui cherchait à la consoler.

De son union avec l'héritier présomptif des Bourbons de France, la duchesse de Berri avait eu, en 1819, une fille, le seul enfant que son père ait connu, et qu'il avait demandé à embrasser, avant de mourir dans un des salons de l'administration de l'Opéra.

Elle était encore en grand deuil lorsqu'elle devint mère de M. le duc de Bordeaux, ce prince que les légitimistes ont appelé l'Enfant du miracle, et qui, aujourd'hui, sous le nom de Henri V, est devenu le seigneur de Frohsdorf, ancienne terre seigneuriale ayant appartenu, sous la Restauration, à Caroline Murat, ex-reine de Naples, qui la vendit à la duchesse d'Angoulême.

En 1830, la duchesse de Berri suivit Charles X en exil. La déchéance lui pesait, et deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle tentait un soulèvement en Vendée. Cette insurrection fut à peine une échauffourée. Ses quelques partisans résistèrent vaillamment, mais succombèrent au siège de la Pénissière. Elle fut obligée de fuir, taquée qu'elle était par les colonnes mobiles du général Dermoncourt. Pendant cinq mois, elle réussit à dérouter toutes les poursuites. Réfugiée à Nantes, dans une mansarde de la maison appartenant à M^{lle} Dugui-gny, elle fut dénoncée par Deutz, dont M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, avait acheté la trahison, moyennant un demi-million. La cachette dans laquelle s'était blottie la duchesse ne communiquait avec le reste de la maison que par une plaque de cheminée.

On fit du feu dans la cheminée, la plaque s'échauffa, et, sous peine d'être brûlée vive, la duchesse de Berri dut se rendre. Le gouvernement de Juillet la fit enfermer dans la citadelle de Blaye, sous la garde du général Bugeaud.

On la tint là jusqu'au moment où un procès-verbal d'accouchement la força de rendre public son mariage secret contracté en Italie avec le comte Lucchesi-Palli. Ce mariage lui enlevait la régence à laquelle pouvait lui donner droit une nouvelle restauration des Bourbons de la branche aînée.

Après sa mise en liberté, elle se retira de la vie politique, et vécut quelque temps à Venise, dans le

palais Vendramin, autrement dit *Palais de la duchesse*.

Le palais Vendramin Calergi, dont nous reproduisons la magnifique architecture, est situé sur la rive gauche du Canal grande, lorsqu'on se dirige vers l'intérieur de la ville, avant d'arriver au pont du Rialto. Son aspect imposant donne bien l'idée de ce que pouvait être la haute vie des patriciens de Venise.

Il devint la propriété de la duchesse de Berri dans les circonstances suivantes :

Le comte Vendramin, dernier descendant de la grande famille de ce nom, devenu très-pauvre, offrit, il y a une trentaine d'années, son palais à la duchesse, dont l'intention était d'en acquérir un à Venise. Le marché fut conclu moyennant le paiement annuel d'une rente viagère. Le comte Vendramin mourut quelques années après, laissant la duchesse propriétaire d'une splendide demeure qui lui coûtait une somme insignifiante.

La duchesse de Berri, qui aimait beaucoup les arts, comme son mari, et qui dessinait comme dessine le comte de Chambord, fit de son habitation un véritable musée où se retrouvent plusieurs tableaux très-connus de Decamps et d'Horace Vernet, entre autres, de ce dernier, le *Chien du Régiment* et le *Cheval du Trompette*.

Dans ces derniers temps, la duchesse s'était retirée en Styrie, dans son château de Brunsée, où elle vient de mourir subitement. Là, elle n'était séparée de son fils le duc de Bordeaux que par la chaîne des montagnes qui coupent la Styrie de la Basse-Autriche, et qui relient les Alpes aux Karpathes.

La terre de Brunsée est située non loin de Gratz, près la station de Spielfeld. La duchesse de Berri vivait là retirée du monde politique et de ses aventures entre le comte son mari, et les quatre enfants qu'elle a eus de lui.

Le château est un grand bâtiment à quatre faces avec une cour intérieure. Le côté d'où est prise la vue que nous en donnons est celui du parc.

Le pays d'alentour est riant plutôt qu'agreste. De fraîches prairies étendent leur verdure sur la campagne, dont l'horizon lointain est encadré par les montagnes de Styrie.

La duchesse n'était plus riche. Les dettes de son mari avaient absorbé une grande partie de sa fortune. Le désintéressement filial du comte de Chambord faisait encore une existence honorable à cette vieille grande dame dont l'âge et les déceptions avaient calmé la passion, mais chez laquelle l'exil et les revers n'avaient pu effacer une désinvolture d'intelligence toute française, toute parisienne.

LÉO DE BERNARD.

UN CYCLONE A LISBONNE

Dans la nuit du 19 au 20 de ce mois, une tempête effroyable a passé sur le Tage, à Lisbonne. Plusieurs bateaux avec leurs chargements ont été submergés, plusieurs personnes ont péri.

Les fureurs de l'ouragan ont dépassé les sombres pronostics des astronomes officiels et de tous les Mathieu, ces astronomes marrons. Le bulletin de l'observatoire annonçait que la zone de beau temps continuait sa marche lente vers l'orient, mais qu'en même temps une zone de basse pression atmosphérique, *deyant amener avec elle des orages*, atteignait graduellement les côtes occidentales de l'Europe. Les marins portugais, dont le compatriote célèbre, Vasco de Gama, a doublé le premier le cap des Tempêtes, ont trop négligé les avertissements de la science météorologique. Ils ont été victimes de cette insouciance qui est la dominante de l'homme de mer. Pris dans le cercle que la tempête creusait au-dessus de leur tête et dans la sphère d'attraction qu'elle développait à la surface et dans les profondeurs des eaux, les marins qu'enveloppait la tourmente ont bientôt deviné qu'ils étaient ensermés par un cyclone, cet épouvantail des mers tropicales. Gagner le large pour soustraire le navire à la puissance attractive de l'ouragan, était chose impossible, on était pris par

les rives du fleuve qui emprisonnaient les victimes réclamées par la tempête. Il a fallu se condamner à l'immobilité, rester dans ce cercle de bouleversements et attendre. La mort est venue pour quelques uns, d'autres ont été assez heureux pour être jetés à demi brisés sur le rivage et sur les côtes ; bien des navires ont sombré.

L'escadre anglaise, qui mouillait dans le port de Lisbonne, n'a pas souffert. Elle a supporté les assauts du cyclone comme elle supporterait une bordée ennemie. Peut-être aussi les commandants avaient-ils pris les précautions que leur recommandaient les prévisions météorologiques.

Ah ! c'est que les Anglais ne négligent rien, pas même la lecture des bulletins de l'observatoire, pour rester ce qu'ils sont, les premiers marins du monde.

MAXIME VAUVERT.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

LE BARON PEYRUSSE

Il y a dix ans, le 27 mai 1860, la ville de Carcassonne perdait un de ses plus notables citoyens, en la personne du baron Peyrusse, ancien trésorier général de la couronne pendant les Cent-Jours. Ses hautes fonctions avaient récompensé de longs et fidèles services comme payeur du quartier impérial dans les guerres de 1809 à 1814, et comme receveur général de Napoléon à l'île d'Elbe. Placé dans un poste aussi favorable à l'observation, le baron Peyrusse avait tenu note de tout ce qu'il avait pu voir par lui-même. Son *Mémorial* n'égale pas en importance l'ouvrage si connu du baron Fain. Mais il ne fait pas double emploi, et il mérite une place à côté de lui dans les bibliothèques historiques. Aussi doit-on savoir gré à sa veuve d'avoir désiré qu'un tel document fût livré à la publicité. M. Cornet-Peyrusse, gendre de l'auteur, m'a fort gracieusement adressé un exemplaire, en m'autorisant à le piller, selon ma coutume ; et bien que mes *Anecdotes de l'Empire* n'en soient pas encore à leur quatrième série, je serais un ingrat si je tardais plus longtemps à le signaler.

L'argent est le nerf de la guerre, dit-on ; aussi le payeur n'est-il jamais loin du champ de bataille, et s'il ne court pas les risques d'un combattant, il est sous le coup d'appréhensions perpétuelles au sujet de la conservation de sa caisse. C'est qu'il n'est pas facile de suivre les marches et contre-marches imprévues d'une armée en face de l'ennemi. Le fourgon chargé d'or est plus embarrassant qu'un canon. On s'en aperçoit en lisant le *Mémorial* du baron Peyrusse, qui a, sans contredit, passé par les épreuves les plus cruelles du métier. Le tableau présenté par une seule me dispensera d'insister sur les autres. Il nous reporte à la fin de la retraite de Russie, au pied de cette montagne impraticable qui causa la perte du trésor de l'armée, près de Vilna :

« A sept heures du soir, nous sortons de Vilna. Arrivés, à dix heures du soir, au défilé de Pounari, qui se trouve à trois lieues de Vilna, nous eûmes à gravir la montagne qui est excessivement roide. Le verglas la rendait impraticable ; elle était, en outre, obstruée de voitures et de caissons renversés. Je passai la nuit à chercher des routes, à essayer des passages ; mes chevaux et moi nous ne pouvions rester debout. Le passage étant impossible, j'espérai que le lendemain il se désobstruerait ; mais je me trouvai anéanti par l'inquiétude et par un froid de 25 degrés.

« Au point du jour, je fis atteler ; mais le reflux des fuyards qui échappaient aux cosaques, maîtres de Vilna depuis la veille, causa un affreux désordre ; l'encombrement augmentait et rien ne pouvait passer. Déjà les cosaques gagnaient la hauteur, amenant avec eux des canons. C'est alors que le roi de Naples, consulté, nous fit dire qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour sauver tout ce qu'on pourrait des objets et valeurs appartenant à l'Em-

pereur. Je reçus alors l'ordre d'enlever de mon fourgon tout ce que je pourrais, de le charger sur des chevaux et de gagner la hauteur où l'on se ralliait.

« Je ne sais où je trouvai des forces. Je pris de toutes parts des sacs que je trouvai sur des voitures; je rompis mes caisses d'or, et je renfermai tout mon or, mes roubles, mes bijoux, les dépôts qui m'étaient confiés, et mes papiers, dans des sacs.

« Je pris des hommes de la maison; je leur donnai chacun un cheval à conduire, puis je pris quelques effets; je n'oubliai pas le peu de provisions que je conservais précieusement, et, quelque pénible que fût pour moi le sacrifice des objets précieux que je m'étais procurés à Moscou (entre autres un reliquaire contenant la main de l'apôtre saint André), je mis le feu à mon fourgon. Je partis enfin, cheminant à pied avec mon convoi, et tenant haute la tête de mon cheval, pour qu'il ne tombât pas; ce qui cependant lui arriva souvent. Dans une de ses culbutes, je suis entraîné avec lui; ma montre tombe, un soldat s'en empare, je cours à lui; je le jette par terre et, en nous débattant, la chaîne reste dans sa main, la montre dans la mienne; et, craignant pour mon cheval resté sans guide, j'abandonne la chaîne pour courir après la bête, promettant à mon troupière de lui donner de mes nouvelles, et je reprends la file, entouré par les fuyards et séparé de mon convoi.

« A l'entrée d'un bois de bouleau, je vis à l'écart un cheval couché, ayant encore sur lui une pailleuse contenant la vaisselle plate de Sa Majesté. Il était abandonné, et tel était l'empressement ou l'insouciance de tous les fuyards, qu'aucun d'eux n'avait voulu s'en approcher. Je le joignis à ce qui restait à mon convoi, et j'arrivai fort tard au château d'Evé, où S. M. le roi de Naples avait établi son quartier. Je fis remettre au contrôleur les objets sur lesquels il ne comptait plus. Le domestique qui avait été chargé de les surveiller s'étant enivré, était mort brûlé dans une grange. Tout mon convoi ne m'avait pas suivi à Evé; l'obscurité de la nuit nous avait séparés; aussi mon inquiétude fut extrême toute la nuit.

« Je fus très-empresé, dès que le jour parut, à visiter tous les bivouacs, à questionner tous les domestiques. Les renseignements que je recueillis furent vagues. Je rendis compte à Sa Majesté de tous mes embarras au défilé de Poumari, et de tous mes efforts pour ne rien perdre. Je lui témoignai les plus vives inquiétudes sur les fonds confiés à une partie de mon escorte, que le désordre de la marche et l'obscurité de la nuit avaient séparée de moi. Sa Majesté m'accueillit avec bonté et chercha à calmer ma préoccupation. Sa Majesté m'a demandé de quel pays j'étais. — Sire, de Carcassonne. — Ah! ça a été ma première garnison; c'est un joli pays. »

J'ai noté à dessein cette réflexion singulière en apparence. Il est évident que l'Empereur cherchait à donner à tous l'exemple du calme dans l'adversité. Mais son esprit était bien loin des réponses qu'il paraissait demander.

Ici, je pense que son oreille distraite prenait Carcassonne pour Auxonne, où il avait en effet débuté comme lieutenant d'artillerie.

Deux ans après arrive un désastre plus grand encore pour les finances impériales. L'Empereur est encore à Fontainebleau, mais il a cessé de régner.

L'épisode est, je crois, peu connu. En le rapportant, je dois ajouter que Marie Louise revint ensuite sur son premier mouvement en gardant un million sur les six, « vu la détresse du trésor de son père, » dit Peyrusse qui raconte ainsi le fait :

« Mes écritures étaient à jour; j'en mis le résultat sous les yeux de Son Excellence. Ma caisse ne possédait que 488,913 fr. 16 c. Je priai M. le grand maréchal d'offrir mes services à Sa Majesté et de prendre ses ordres. Les nouveaux malheurs qui accablaient l'Empereur, l'intérêt, le respect qu'inspirait la grandeur tombée dans l'infortune, entraînèrent ma résolution, et, dès lors, je ne m'occupai qu'à augmenter le trésor de Sa Majesté.

« L'Impératrice était à Orléans; M. le baron de la Bouillerie, trésorier général, avait fait conduire

dans cette ville le trésor général de la couronne. J'insistai pour obtenir audience de Sa Majesté. L'Empereur me reçut dans sa chambre. Sa Majesté connaissait le désir que j'avais manifesté de partager sa destinée; elle eut la bonté de m'interroger; je m'empressai de lui répondre que mon devoir et mon dévouement avaient dicté ma détermination.

« Je profitai de cette occasion pour mettre sous les yeux de l'Empereur la situation de ma caisse, le priant de vouloir bien me donner l'ordre d'aller chercher des fonds à Orléans, chez M. le trésorier général de la Bouillerie, qui avait suivi S. M. l'Impératrice avec tous les trésors de la couronne; qu'il y avait à craindre qu'un retard ne nous privât de cette ressource importante et indispensable pour les nouveaux projets de Sa Majesté. — Bah! bah! mon cher Peyrusse, me dit l'Empereur, quand on perd l'Empire, on peut tout perdre... Sa Majesté me quitta pour cacher son émotion... Profondément ému moi-même, je me retirai. Le soir même, je rendis compte à M. le grand maréchal de ma démarche auprès de Sa Majesté. Son Excellence me témoigna qu'elle éprouvait le même embarras à faire expliquer Sa Majesté sur les besoins de son service pour l'avenir.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

LE PLÉBISCITE

Depuis trois semaines, il est à peu près impossible de s'aborder sans que le nom de plébiscite soit aussitôt prononcé. C'est la chose à l'ordre du jour, c'est la grande actualité, et une actualité aussi bien pour Calais ou Pézenas que pour Paris : pour tous les esprits, c'est la principale préoccupation.

Dans les villes, des réunions sont formées à ce propos; dans les villages, on se contente de se réunir au cabaret, et là, en vidant force *pitchs* ou brocs, on pose carrément la question au plus savant, à M. le maître d'école, par exemple. Eh! mon Dieu, la politique au village est chose de haute comédie; mais, en vérité, à Paris, la politique dans les cafés et les brasseries n'a-t-elle pas aussi parfois un côté du plus haut comique?

Mais passons au plébiscite. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit le proverbe, et certes, le proverbe a raison, quant à la chose qui nous occupe. Les Romains la connaissaient et la pratiquaient. Les assemblées du peuple datent à peu près de la fondation de Rome. Les Romains s'assemblaient sous la présidence de leurs tribuns, et si, pendant deux cents ans les actes émanés de ces conciliabules n'eurent pas force de loi, il arriva un jour, néanmoins, où, à la suite d'une retraite des plébiens sur le Janicule, les plébiscites furent reconnus obligatoires pour tous les citoyens. Ils survécurent à la République, car, sous les deux premiers empereurs, on en fit un usage fréquent. Quant à la manière dont ils étaient votés, les uns prétendent que les sénateurs n'y prenaient aucune part, les autres soutiennent que ces dignitaires étaient confondus, dans les comices par tribus, avec les autres citoyens, et que leurs suffrages, comme les suffrages de ces derniers, se comptaient par tête.

Lors de notre première République, il était naturel que la Convention, se retremant aux sources de la démocratie pure, revint au régime plébiscitaire. D'après la constitution de 1793, une assemblée législative proposait les lois et rendait les décrets. Les lois étaient soumises à la sanction du peuple, et n'avaient d'autorité qu'autant que le dixième des assemblées primaires de la moitié plus un des départements n'aurait pas réclamé.

Jusqu'à ce jour, il y a eu en France huit plébiscites. Les voici :

Le premier, en 1793 : la Constitution y fut acceptée par 1,801,918 suffrages, contre 11,610.

Le second, le 22 août 1795, à propos de la division du pouvoir législatif en deux conseils, celui des Cinq-Cents et celui des Anciens; le troisième avait

rapport à la Constitution de l'an VIII; le quatrième fut voté lors de la modification de la Constitution, le 4 août 1802; le cinquième déclara que Napoléon Bonaparte était nommé Empereur; le sixième, au retour de l'île d'Elbe, sanctionna l'acte additionnel aux Constitutions; le septième était relatif au coup d'État, et le huitième rétablissait l'Empire.

La réunion du peuple dans ses comices n'est pas moderne, comme on le voit, mais depuis près de quatre-vingts ans, chaque fois qu'il s'est agi de réformes sociales à opérer ou à approuver, le peuple a été appelé à les sanctionner par son vote.

Autrefois, les votants signaient sur des registres; aujourd'hui, chacun le sait, le bulletin *cui* ou *non* est seul en usage.

C. F.

BANQUET OFFERT A M. GAMBETTA

Dernièrement, la jeunesse des écoles offrait un banquet, dans la salle Ragache, à un homme devenu célèbre, à Gambetta. Éloquent, énergique, impétueux, M. Gambetta a, en outre, une nature sympathique à tous, mais à la jeunesse surtout.

Fêter l'orateur qui soutient ses idées avec tant d'éclat, était pour elle un devoir. A sept heures, la salle Ragache était envahie. Les tables étaient prises d'assaut. On se bousculait pour chercher une place quelconque, un coin dans lequel on pût tenir et d'où l'on pût voir et entendre un orateur d'un si grand talent.

Sept cents personnes à peu près trouvèrent moyen de pénétrer dans la salle, mais il restait encore une foule énorme aux portes. Tables, tabourets, chaises sont mis de toutes parts en réquisition; l'estrade même, réservée à l'orchestre, les jours de bal, est bien vite couverte de curieux, et l'on est si pressé d'entendre, et si coulant sur le diner, que chacun met son couvert et mange ce qui peut lui être servi, non sans difficulté, à cause de la multitude. De nombreux représentants de la presse de Paris et de province assistaient à cette fête. Gambetta est arrivé à l'heure juste, et a été accueilli par les applaudissements de l'assemblée.

Le banquet a été très-calme, on a beaucoup causé. Et si les mets servis n'étaient pas tous des chefs-d'œuvre culinaires, l'appétit ne faisait néanmoins pas défaut et l'on a bu et mangé gaiement.

Vers les neuf heures, M. Lamy, au nom des assistants, a porté un toast à M. Gambetta. Il a indiqué avec un grand bonheur d'expression le lien qui unit la jeunesse au député de Marseille, et celui-ci a répondu par le discours de théorie politique et d'histoire que l'on connaît, et qui a été très-chaudement applaudi par l'assistance.

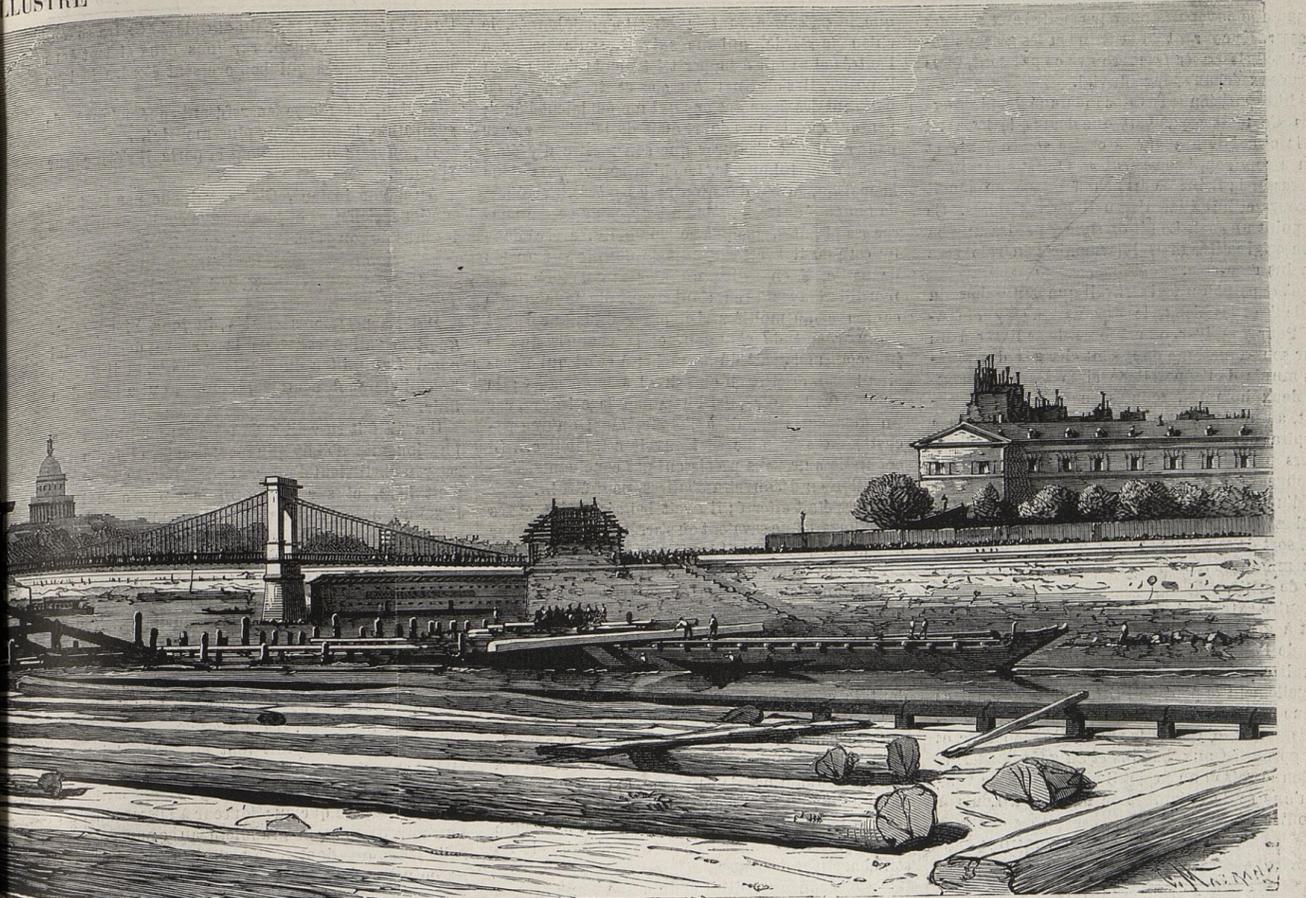
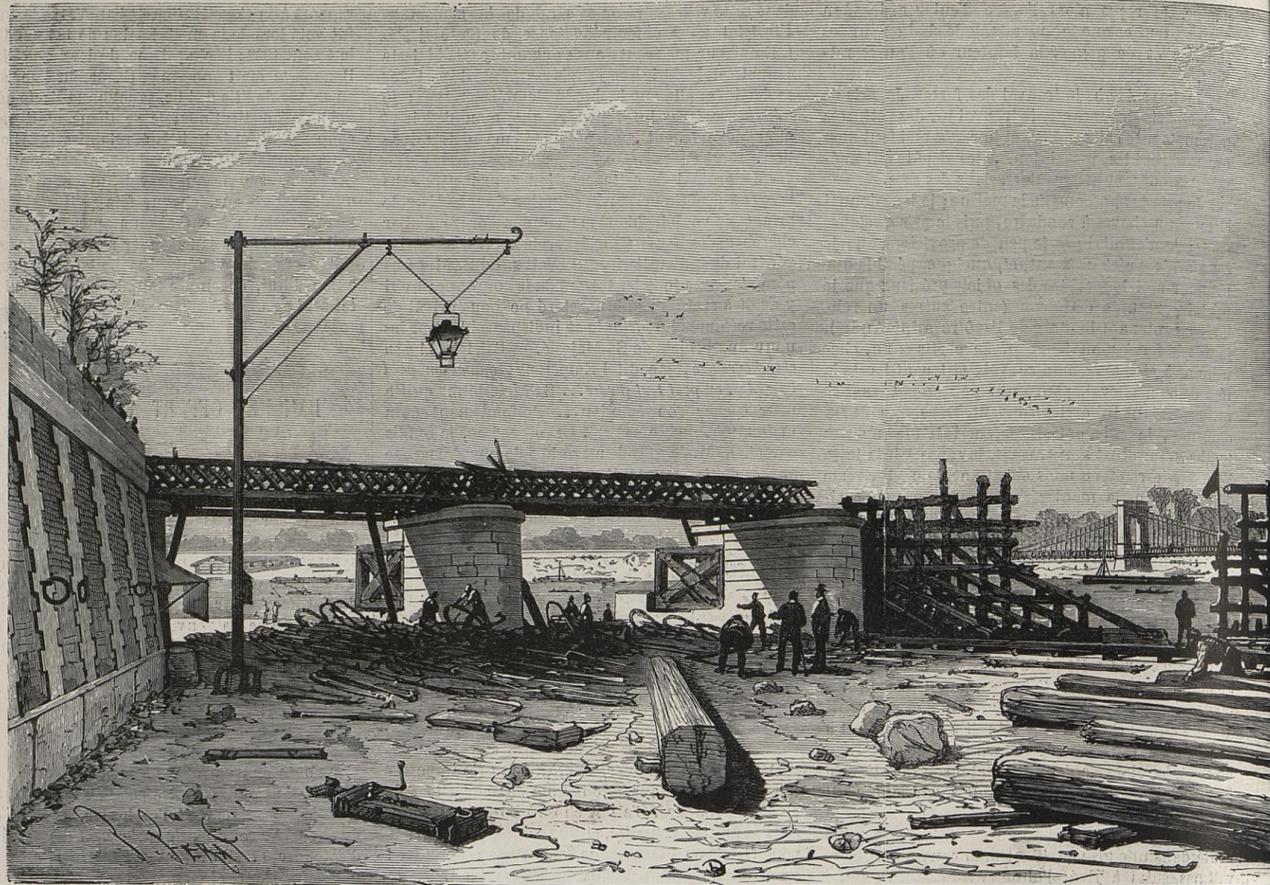
Puis l'on s'est retiré, avec autant de calme que possible; mais l'orateur a eu à supporter encore, en sortant, les ovations de la foule qui n'avait pu l'entendre.

C. F.

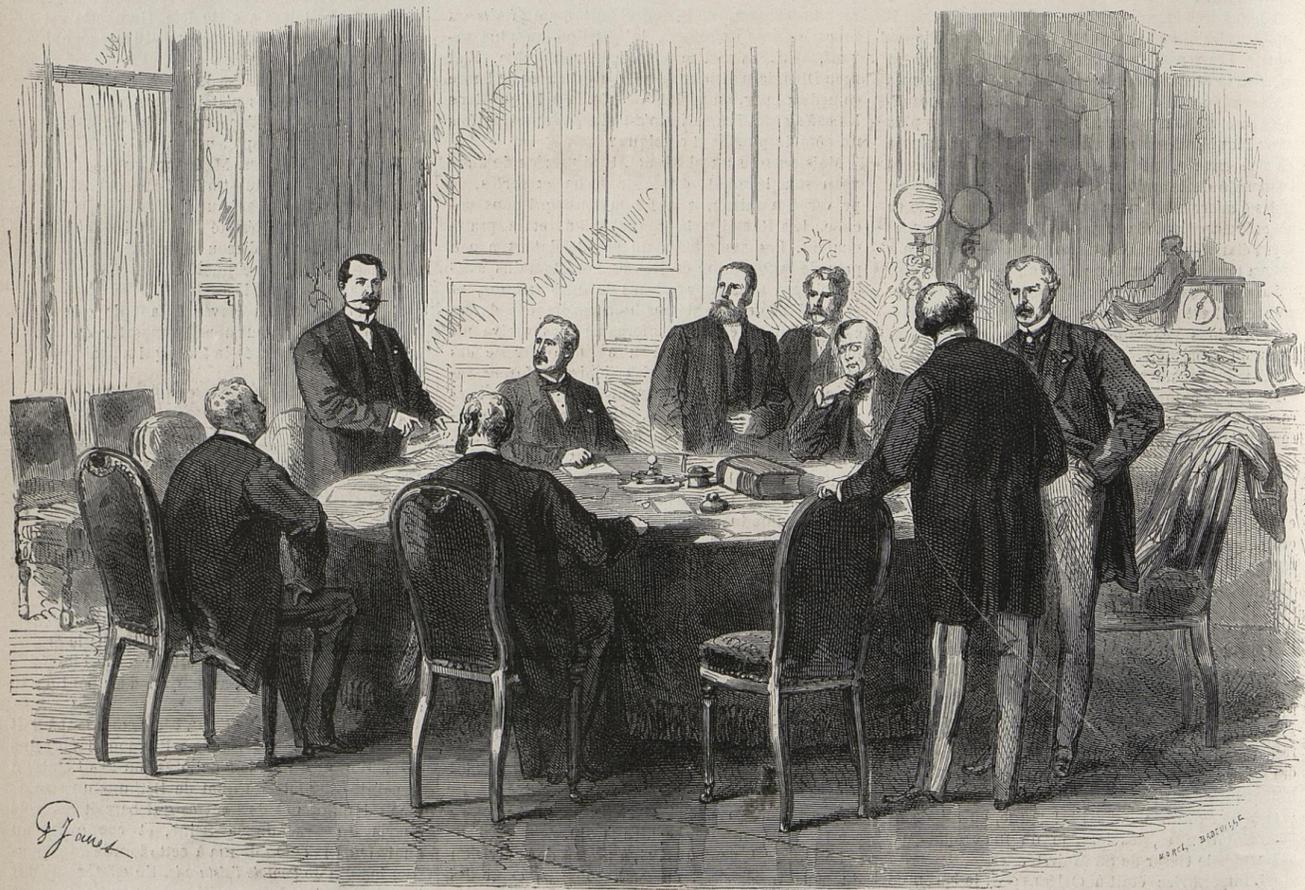
LE PONT DE L'ESTACADE

En 1804, une société à la tête de laquelle était M. l'abbé de Soulavie, un ex-ministre plénipotentiaire, proposa au gouvernement de l'Empereur Napoléon I^{er} une série d'embellissements pour sa bonne ville de Paris. Parmi les vingt-quatre articles que comprenait ce *précis*, se trouvait le projet, côté sous le n^o 3, qui consistait à réunir l'île Louvier à l'île Saint-Louis, au moyen d'un pont d'une seule arche.

Ce projet tomba dans l'eau. Mais comme il fallait nécessairement relier les deux îles pour les besoins des communications journalières, on avait établi à la pointe orientale du quai de Béthune un assemblage de pilotis et de poutres qui barrait les trois quarts du bras de la Seine, et conduisait au quai Henri IV. On donna à cette lourde construction le nom de *Pont de l'Estacade*. En effet, ce n'était là qu'une estacade au milieu de laquelle on avait



PARIS. — Démolition du pont de l'Estacade reliant l'île Saint-Louis au quai Henri IV.



PARIS. — Organisation du mouvement plébiscitaire. — Le comité général de la rue de Rivoli.



Banquet offert à M. Gambetta par un groupe des étudiants de Paris. — Discours de M. Gambetta.

ménagé une ouverture pour permettre aux bateaux de passer. Le courant de la Seine et les g'açons venaient se briser avec fracas contre ce puissant, mais disgracieux échafaudage fluvial.

L'édilité parisienne l'avait condamné depuis longtemps. Ce n'est cependant que depuis le 1^{er} avril que la circulation a été interdite sur ce pont, et qu'on a commencé son *exécution*. On est en train de débarrasser la Seine de cet échafaudage qui gênait son cours et humiliait l'orgueil de ses quais. Ce n'est point un mal. Le pittoresque y perdra un peu de son originalité, mais l'harmonie générale sera du moins respectée.

Ce n'est point un petit travail que d'arracher du fond de l'eau les pieux, les *estaches* qui s'y enfoncent. Pour y arriver, on est forcé de se livrer à un labeur sous-aquatique dont sont chargés des plongeurs munis de l'appareil de circonstance, et auxquels deux hommes, montés sur un bateau, envoient, au moyen d'une pompe, l'air nécessaire à la respiration. Sur un radeau, des ouvriers charpentiers procèdent à l'arrachement des pieux que les plongeurs ont descélé au préalable. Avec le secours d'un appareil à vis et à crémaillère, le pieu auquel est attachée une chaîne en fer s'ébranle peu à peu, sort de sa vieille alvéole, et enfin est arraché tout comme une molaire est extraite par un arracheur de dents.

A l'autre extrémité, d'autres charpentiers démolissent à grand renfort de marteaux les antiques joints de l'estacade, qui ne sera pas longtemps à disparaître.

Actuellement le pont de l'Estacade est remplacé par une passerelle en bois. Dans quelques mois, l'établissement d'une seule arche, plus moderne et plus appropriée aux besoins et au goût moderne, aura donné raison au projet Soulavie, qui ne voulait qu'une seule enjambée de l'île Saint-Louis à l'île Louvier.

MAC VERNOLL.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

— Votre gendre! murmura le montagnard en retombant sur son escabeau, votre gendre! Mais grâce à Dieu, reprit-il, ce mariage n'est pas fait, et il ne peut se faire... Quoi! M^{lle} de Létang épouserait Pierre le barbier, Pierre le voleur et l'assassin, que je reconnais parfaitement, que Joseph a reconnu comme le reconnaîtront plus de cent personnes dans le pays!

— Misérable et infâme calomniateur! s'écria le commandant d'une voix stridente, et mis hors prudence par ce coup de massue aussi imprévu que formidable. Gredin! Quand même je serais Pierre en effet, qui te dit que je suis le meurtrier?

Ces mots à peine prononcés, il mordit sa lèvre jusqu'au sang, comprenant, à l'air douloureusement stupéfait de l'assistance, qu'il venait d'éveiller un éclair de soupçon.

On ne discute pas contre une allégation fautive.

Au bruit de cette clameur, chacun retenait son souffle dans une angoisse inexprimable.

— J'ai mes raisons pour soutenir ce que j'ai avancé, répondit l'inflexible vieillard; c'est toi qui es Pierre, et c'est Pierre qui a fait le coup.

— Mon cher Bertrand, vous n'avez que des soupçons, et il faudra des preuves à l'appui de ce que vous dites, répondit le baron, qui commençait à douter de l'identité de Fernandez en voyant son attitude, mais qui se refusait encore à le croire criminel.

En un clin d'œil Bertrand défit sa blouse, et retira du sac de son scapulaire une lettre jaunie, à grossière écriture, dont l'enveloppe sale portait cette suscription: — A Pierre, barbier, Tarascon.

— Eh bien! fit d'un air arrogant le jeune homme, qui luttait contre la tentation violente de pulvériser son accusateur, qu'est-ce que ce papier peut avoir de commun avec votre sottise histoire?

— Le voici, dit froidement le vieillard: un jour

que je passais devant la buvette abandonnée, le chien de Sarda, qui me suivait, s'alla poster à l'entrée et se mit à japper tristement; j'avais beau l'appeler, il s'obstinait à rester contre la porte, en poussant des lamentations qui me fendaient l'âme; pensant que le plus court était de le laisser entrer pour qu'il pût s'assurer que son maître n'y était plus, j'allai lui ouvrir. Le chien se précipita dans la maison, fureta dans toutes les pièces, s'arrêtant de temps à autre, la tête en l'air, pour recommencer ses plaintes, jusqu'à ce que enfin, arrivé dans un coin où il avait coutume de dormir sur un tas de paille, il en retira un morceau d'étoffe qu'il mordillait avec fureur; lui ayant ôté de la gueule ce lambeau à moitié moisi, je reconnus que c'était un fragment de pantalon, et je compris que le brave animal avait dû l'arracher à celui qui assassinait son maître, en cherchant à le défendre; le chien devait avoir saisi l'homme à la ceinture, car un morceau adhérait à l'étoffe, ainsi qu'une poche dans laquelle se trouvait cette lettre... Si ces indices ne vous paraissent pas concluants, l'instruction en découvrira d'autres, peut-être!...

Pierre était atterré; il avait baissé la tête, et ses yeux hagards ne savaient où s'arrêter pour chercher une merci qu'il sentait inutile de solliciter.

Pourtant deux cœurs étaient oppressés d'une cruelle angoisse à la vue de sa tristesse et de sa honte:

Claire qui, les mains jointes, affolée presque par la douleur, venait d'embrasser, par une intuition profonde, les misères de l'existence de cet homme dont le caractère, ignoble jusqu'au crime, avait, par contre, de si exquises délicatesses.

Et le baron, lequel, malgré son dégoût pour le misérable, ne pouvait, devant la consternation et la blancheur inanimée de ce visage, oublier qu'il l'avait qualifié du nom d'ami.

Il restait debout, appuyé au mur, et à chaque instant un tressaillement nerveux témoignait de son chagrin et de sa perplexité.

— Commandant! dit-il enfin d'une voix grave et imposante, je ne vous adresse pas de reproches, je vois que votre conscience s'en est chargée; mais il faut un dénouement à ceci: Que feriez-vous si on vous offrait le moyen d'en finir par un acte de courage, au lieu de subir le sort de tout criminel démasqué?

L'œil atone de Fernandez eut un éclair.

— Bien, dit le baron, je vois que vous m'avez compris.

Et, tirant un pistolet de la poche de sa houppelande, il le tendit au malheureux.

Celui-ci s'en saisit vivement.

— Ne vous y trompez pas, c'est un arrêt de mort irrévocable, dit l'ex-colonel d'une voix tranchante. Songez que si vous vous manquez, la justice ne vous manquera pas.

— Soyez tranquille, dit sourdement le jeune homme, l'expiation aura lieu sur le théâtre du crime; demain j'aurai payé ma dette de sang...

Et il se dirigea vers la porte.

Le ton bref, résolu et sincèrement inspiré avec lequel il parlait ne laissant aucun doute sur sa décision, un murmure de pitié s'était élevé.

Comme il allait dépasser le seuil.

— Fernandez! cria Claire.

Il se retourna sans faire un pas vers la jeune fille qui, ayant fait un héroïque effort, se posa tremblante devant lui:

— Diégo ou Pierre, je t'ai aimé, dit-elle, et je ne faillirai pas à la promesse que je t'ai faite: jamais un autre n'effacera sur mes lèvres mon baiser de fiançailles. Adieu, tu mourras regretté!... balbutia-t-elle à travers ses larmes, sans que, dans sa droite, elle envisageât une autre issue à cette affreuse situation.

Pierre poussa un sanglot déchirant, et porta les mains à son visage; mais il vacilla sur ses genoux, et, en cherchant quelque point d'appui pour se soutenir, il découvrit sa figure livide sillonnée de pleurs.

— Adieu, et un million de grâces!.. dit-il, en faisant de nouveau un pas vers la porte.

— Allons, soyez brave! dit le colonel, la poitrine haletante.

Et, par une dernière marque de pitié et d'affec-

tion rétrospective, sa main et celle de Claire se tendirent vers l'infortuné, car tous deux étaient dans une de ces crises qui bouleversent l'ordre logique des sentiments.

— Non, dit Pierre en refusant ce témoignage de sympathie, je ne saurais plus mourir!...

— Et, ouvrant brusquement la porte, il s'élança sur la route.

Au même instant, Claire, vaincue par tant d'émotions, s'affaissa et tomba sans connaissance dans les bras de son père.

X.

Dès les premières clartés du jour, Pierre atteignait le vallon sauvage; la mesure délabrée lui apparut au milieu du rigide paysage, et il avança précipitamment, comme quelqu'un qui a hâte d'en finir.

Il avait fait sa veillée d'angoisse; maintenant, sa physionomie n'était plus contractée et farouche; ses yeux brillaient d'un éclat singulier, sa démarche était fière, et sur sa figure passionnée se lisait l'exaltation du failli qui va se rédimmer par le sacrifice.

Certes, nous n'augurons pas assez favorablement d'un caractère de pareille trempe, pour supposer qu'il eût fait bénévolement l'holocauste de sa vie sur l'autel de l'amour ou de la justice!... Non, il faudrait ne pas avoir la moindre connaissance du cœur humain, pour avancer que celui qui a eu la force de commettre sciemment un crime sordide, peut marcher d'un pas léger vers le châtement qu'il se prépare lui-même.

Mais ici, Pierre savait tout faux-fuyant impossible, avec le colonel et Bertrand derrière lui; tombé dans l'impasse, il se drapait pour en sortir, trouvant encore quelque douceur à laisser ainsi un souvenir d'expiation grandiose au cœur de cette belle jeune fille dont il se plaisait à se remémorer les dernières paroles.

Il avisa, non loin de la lugubre auberge, un petit groupe de hêtres tortueux et rabougris qui lui semblèrent un lieu propice pour l'accomplissement de son dernier drame.

Une fois là, il ôta son vêtement, s'appuya contre un des troncs nouveaux, fit un signe de croix, arma son pistolet... et son bras levé l'approchait de sa trempe... quand il le laissa retomber tout saisi!

Son regard, obliquant du côté de la mesure, venait de voir, agenouillé sur le seuil, un prêtre en posture dolente, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée comme pour la prière ou la méditation.

Au cri de surprise poussé par le commandant, cette vivante statue de la désolation se leva, et le jeune homme reconnut Germain, le précepteur du petit Paul.

Les idées religieuses, vivement implantées dès l'enfance dans l'esprit des gens du Midi de toutes conditions, se réveillèrent tout à coup chez le meurtrier; il crut que la Providence lui ménageait ainsi un auxiliaire pour sa réhabilitation complète.

Oubliant son aversion instinctive, il ne vit plus en Germain que le prêtre, et il vint humblement à lui, le priant de l'entendre en confession.

— Pourquoi ici et en ce moment? dit l'abbé, qui lui aussi était pâle et douloureusement ému: allez à l'église du village.

— Non, répondit le jeune homme, je n'ai pas une minute à perdre, mes instants sont comptés, je veux mourir réconcilié avec Dieu.

— Eh bien, commandant, quoique je ne m'explique ni vos terreurs de mort, ni votre insistance, il ne sera pas dit que j'aie refusé le secours de mon ministère, même dans un lieu et dans des circonstances si insolites: parlez, mon frère!

GERMAINE BOUÉ.

(La fin au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

Bien m'en a pris de ne pas attendre que le procès Teulat fût terminé pour en entreprendre l'analyse;

les remises à huitaine, les vacances de Pâques, les plaidoiries plus longues qu'on ne pouvait s'y attendre, — ce qui arrive toujours, — les répliques, les dissertations ont prolongé ce débat outre mesure, et, à la huitaine prochaine seulement, M. l'avocat impérial d'Harbelot pourra donner ses conclusions, ce qui, selon toutes les probabilités, renvoie à quinzaine le prononcé du jugement.

Aussi, je vais en prendre à mon aise, et je m'arrangerai de façon à arriver à la fin de mon résumé précisément en même temps que la décision du tribunal interviendra. Je ne vous parlerai donc encore aujourd'hui que de la plaidoirie de M^e Nicolet pour M. Raymond de Broglie. Le prince Auguste de Broglie était mort longtemps avant qu'il ne fût question de la folie de M. Teulat; la princesse elle-même est morte depuis, et il ne reste plus que son beau-frère, M. Raymond de Broglie, à qui M. Teulat impute surtout les persécutions qu'il a subies, les dénonciations dont il a été victime.

M^e Nicolet a pris la cause de bien haut, de trop haut, de cette hauteur qui se fait sereine et dédaigneuse, qui allègue ou qui nie avec une sublime confiance, sans paraître admettre qu'une contradiction soit seulement possible : c'est l'éloquence d'un procureur général, éloquence qui a bien son prix, mais qui demande un calme inaltérable. M^e Nicolet est avec cela très-nerveux, très-sensible; il a beaucoup d'esprit et il s'en sert; de sorte qu'il se trouve parfois forcé de descendre des sommets de sa conviction pour discuter comme un simple mortel. Son exorde est simple et sobre; il semble en résulter que, dans son appréciation de la conduite de M. Teulat, le mot *chantage* est de trop, mais le mot seulement; les grands principes de 89 ne sont pas en jeu, la liberté individuelle n'est nullement en péril; il ne s'agit pas de la guerre des petits et des grands, on a transformé les faits du procès en roman d'un jeune homme pauvre. Si M. Teulat a pu être sincère au début de la passion qui lui a troublé l'esprit, il a bien glissé de la hauteur de ces purs sentiments.

M^e Nicolet croit devoir donner lecture au tribunal de la lettre principale, une lettre de dix-huit pages, que M^e Dupont de Bussac s'était abstenu de lire, la première écrite par Teulat après avoir été renvoyé de la maison de la princesse.

« Cette lecture, d'ailleurs, dit M^e Nicolet, sera la meilleure preuve que je puisse donner de l'aliénation mentale de Teulat à cette époque; aujourd'hui, malheureusement! il n'est plus fou. »

Je pense, comme M^e Nicolet, qu'il est de première nécessité de publier cette lettre, puisque « c'est la meilleure preuve de l'aliénation mentale de Teulat à cette époque, » et puisque M. le docteur Lassègue affirme de par la science que Teulat n'a jamais été amoureux, car c'est là la question.

Voyons donc cette lettre :

Il commence par parler de son projet de partir pour le Brésil, projet qu'il n'a pu mettre à exécution faute d'argent. — Et c'est, dit-il, un grand malheur.

« Et cependant, ajoute-t-il, je n'allais pas partir pour l'étranger dans l'espoir de faire fortune, je croyais accomplir un devoir en agissant ainsi et non trouver des consolations. Mon intention était de vous être agréable, de vous sauver en évitant de faire quelque action qui pût vous compromettre, de me sauver peut-être, toutefois moralement.

« M^{me} la princesse, personne n'a jamais voulu me comprendre, c'est un grand malheur. Je vous avais supplié de ne pas écrire à mon frère; j'ai prié le P. B... et le P. L... de ne pas persister à m'engager à aller chez ma mère ou chez mon frère. La lettre que le prince Raymond a adressée à mon frère, quoique très-bienveillante, était si alarmante que j'ai été obligé de venir montrer à ma pauvre mère que je n'étais pas mort, comme elle le pensait.

« Ces messieurs ont pensé que la vie de famille me rendrait la tranquillité en quelques jours, ils se sont trompés. Vous qui me connaissez, vous qui savez tout, vous devez comprendre que je ne retrouverai jamais la tranquillité... Je vous ai dit, dans plusieurs de mes lettres, que ma mère, mes sœurs et mon frère étaient heureux cette année. Pourquoi m'obliger à porter le trouble et la désolation dans la famille! On pouvait bien m'éviter cette épreuve bien cruelle pour moi. Je ne veux pas vous parler

de mon existence chez moi depuis mon arrivée, elle est trop triste! Je veux cependant que vous compreniez bien que la torture morale à laquelle on m'a soumis dure depuis trop longtemps, que cela m'oblige, bien malgré moi, à vous parler avec une franchise blâmable, coupable peut-être.

« Le R. L... et le R. B... m'ont lu plusieurs passages des lettres que vous leur avez adressées. J'ai vu avec peine que vous avez adopté un système d'accusation qui a imposé à ces messieurs le devoir de s'opposer à mon retour chez vous..... »

« Madame la princesse, le souvenir de tout ce qui s'est passé me jette dans le plus profond découragement; la présence de ma pauvre mère me rend fou de douleur. Vous êtes bonne, princesse; je veux croire, malgré tout, que vous êtes très-bonne; votre cœur n'est pas exempt de regret, j'aime bien à le croire, et je veux éviter ce qui pourrait vous causer quelque regret, s'il arrivait un malheur. J'ai bien souffert!... Ce que j'éprouve depuis mon départ de chez vous... c'est plus que de la souffrance. — Personne n'a voulu me comprendre. — On aurait dû, non-seulement approuver mon départ pour l'étranger, mais me donner la possibilité de faire le voyage..... »

« Le P. B... m'a lu la lettre que vous lui avez adressée. J'ai tout souffert, je ne lui ai rien dit de ce que je vais vous dire, bien malgré moi; mais il le faut, dans votre intérêt surtout, dans l'intérêt peut-être de vos enfants.

« Vous ne vous doutiez de rien avant le 9 décembre!!! Mais, bonne princesse, non-seulement vous vous doutiez de quelque chose, mais vous saviez tout ce qui devait arriver.

« Madame la princesse, vous n'oublierez jamais cette soirée à Versailles, le jeudi 6 décembre, chez... »

(Ici commence le récit de toutes ces petites scènes que nous avons indiquées dans notre dernier courrier : le doigt sur un point de la carte, le pied placé de telle façon. Ces souvenirs tiennent quatre bonnes pages); puis Teulat arrive à la scène du baiser qu'il raconte ainsi :

« Je suis resté sur la porte de votre chambre; vous savez comment vous m'avez reçu... Quel regard!... quel regard!... Je suis revenu une heure après environ; cette fois, sans aucune nécessité, je l'avoue, mais aussi, je vous l'affirme, sans aucune mauvaise intention... »

« Voici bien exactement comment tout s'est passé: Je suis encore resté sur la porte, je vous ai demandé quelques renseignements, et si je pouvais garder Georges. Quel regard!... Ce regard m'a fait perdre la tête; je suis alors entré pour vous remettre le reçu de la dépêche télégraphique, je me suis approché de vous, je me suis appuyé sur le dossier de votre fauteuil. Ma tête était à côté de la vôtre; je vous expliquais (ce qui ne demandait aucune explication) à quoi pouvait servir le reçu de la dépêche. Vous avez remarqué que ma main gauche tremblait. (Convenez, je vous en supplie, que tout s'est bien passé de la sorte, que vous m'avez bien laissé faire.) Vous me regardiez, nous nous sommes regardés. Votre regard, ce regard m'a anéanti... Eh bien! oui, vous étiez bien belle... vous étiez trop belle assise sur ce fauteuil... Il aurait fallu être un saint... Je vous ai embrassée sur la joue gauche, et je pourrais dire comme on embrasse une sœur.

« Je ne me suis pas permis de vous dire la moindre chose inconvenante.

« Princesse, je vous le dis avec la plus grande sincérité, le regret a été tel chez moi, surtout lorsque j'ai vu que vous l'aviez dit au pauvre prince Auguste, que le pardon lui-même n'a pu me rendre la tranquillité.

« Si vous aviez fait connaître tout au Révérend Père, bien certainement il vous aurait donné d'autres conseils....., etc... »

« Je crois que vous m'avez traité avec trop de sévérité la première fois, et surtout dans cette dernière circonstance où j'ai fait tant, moi, pour vous éviter ce grand malheur qui doit causer ma perte, et peut-être vous causer de l'ennui à vous-même.

« Je pourrais vous faire, jour par jour, le récit de tout ce qui s'est passé, car mon unique consolation, cet hiver, a été d'écrire tout ce que je ne pouvais dire à personne. Le prince Auguste me demanda lui-même, au premier de l'an, de n'en pas parler.

Il est inutile que je vous dise que je ne nomme personne dans ce récit de soixante ou soixante-dix pages, et que je tiens ces papiers en lieu sûr. Je n'ai même pas voulu les laisser lire au P. L... Il m'a conseillé de les brûler...

« Vous savez, princesse, que j'ai fait plusieurs tentatives pour amener (si c'était nécessaire) une séparation qui aurait pu vous être agréable, car mon but était, avant tout, de ne pas perdre l'estime de votre famille, et, je dois le dire aussi, de vous voir parfaitement heureuse....., etc... »

La lettre, peut-être, paraîtra dépasser toutes les limites du possible; mais quand il s'agit de juger de la santé d'esprit d'un homme, le plus petit membre de phrase peut avoir son utilité, c'est pourquoi nous nous voyons forcé de la terminer dans notre prochaine chronique. C'est la pièce principale du procès.

PETIT-JEAN.

Le nouvel Hôtel de Ville d'Arpajon

La petite ville d'Arpajon, qui cache sa jolie tête dans la forêt de Biscorne, et baigne ses pieds mignons dans la rivière d'Orge, semble bien décidée à jeter sa vieille couronne murale par dessus ses moulins.

La coquette cité veut se rajeunir. Aussi vieille que le monde chrétien, puisque son nom déjà figure dans un vieux document où est rapporté le martyre de saint Yon, arrivé en 285, son nom était alors Châtres ou Châtres. Milon de Bray, qui vivait sous Philippe I^{er}, fut le premier seigneur de ce village. Le célèbre surintendant des finances, Jehan de Montaigne, qui fut pendu sous Charles VI, l'avait achetée moyennant 3,000 couronnes. Une fête splendide où, d'après une chronique contemporaine, furent servis 1,800 plats de viande, fut l'occasion de la mort de cet opulent Jehan de Montaigne, à qui le bourg dut la fondation de son église. En 1564, Châtres passa dans la maison d'Entragues.

Châtres était un gros bourg entouré de fortifications, que l'armée de Montgomery, lieutenant du prince de Condé, détruisit en 1567, et que les habitants rétablirent quatre ans après avec la permission de Charles IX. Son seigneur était alors Robert de Balzac, qui, à son tour, vendit tous ses droits seigneuriaux au sieur Camus de Saint-Bonnet. Ce fut ce seigneur qui obtint de Louis XIV que Châtres ne logerait pas de soldats.

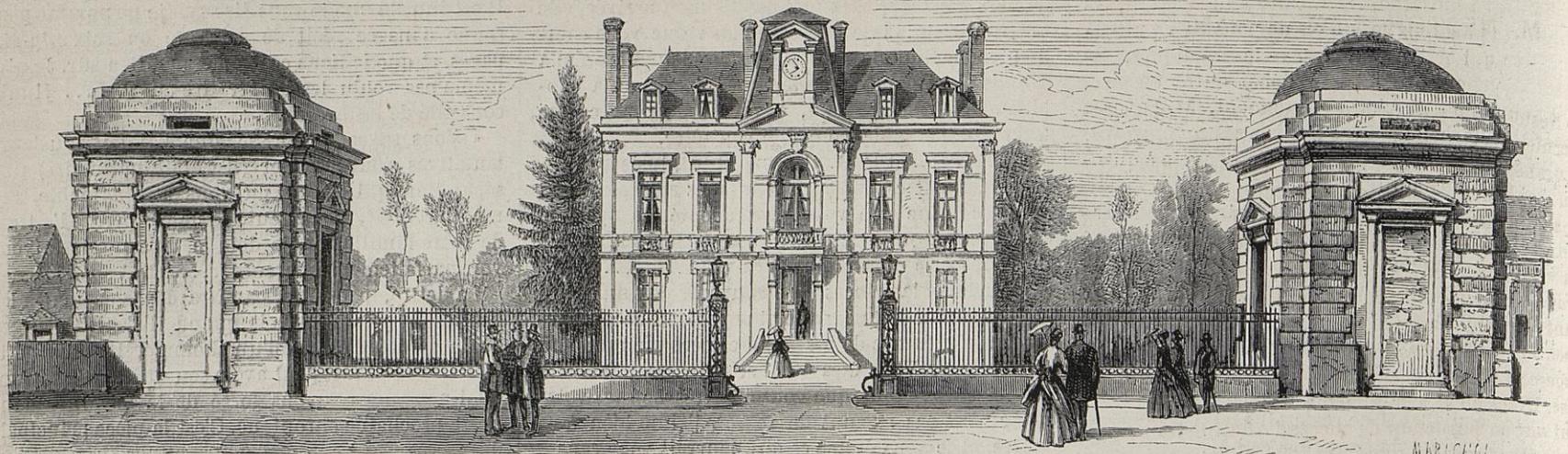
En 1720, Châtres fut acheté 355,000 livres par Louis, marquis d'Arpajon, de l'illustre famille d'Arpajon de Rouergue. Le marquis obtint des lettres patentes qui changeaient le nom de Châtres en celui d'Arpajon.

Au mois d'août 1736, le grand marquis mourut. Sa fille unique épousa, en 1741, Philippe, comte de Noailles. C'est à l'illustre famille des Noailles qu'Arpajon doit ses ponts, son hospice, la transformation de ses fortifications en belles promenades plantées d'arbres.

Jusqu'en 1789, les Noailles demeurèrent à Arpajon. A cette époque, la République raya le nom d'Arpajon de la carte de France, et le remplaça par celui de Franc-Val. Depuis, la petite ville a repris son nom aristocratique, mais il n'existe plus à Arpajon de seigneur qui puisse troquer champs et maisons, bêtes et gens contre des couronnes ou des livres.

On ne peut pas dire que l'heureuse ville d'Arpajon n'a pas d'histoire. Son histoire a même son côté anecdotique, car on raconte que lorsque Philippe V allait en Espagne prendre possession du trône de Charles Quint, il s'arrêta à Châtres. Le curé, l'abbé Vincent, vint le recevoir à la tête de tous ses paroissiens. « Sire, dit-il, je ne veux pas ennuyer Votre Majesté. Les longs discours sont fatigants, et fâcheux sont ceux qui les prononcent. Aussi je me contenterai de chanter ce couplet à Votre Majesté :

Tous les bourgeois de Châtres et ceux de Montlery
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Don, don,
Cent ans et par delà,
La, la,
Règne dedans l'Espagne.



Façade principale.



Peintures décoratives dans la salle du conseil, par M. Léopold Moullignon.

Enchanté, Philippe cria *bis* à M. le curé. L'abbé jovial répéta gaiement son couplet.

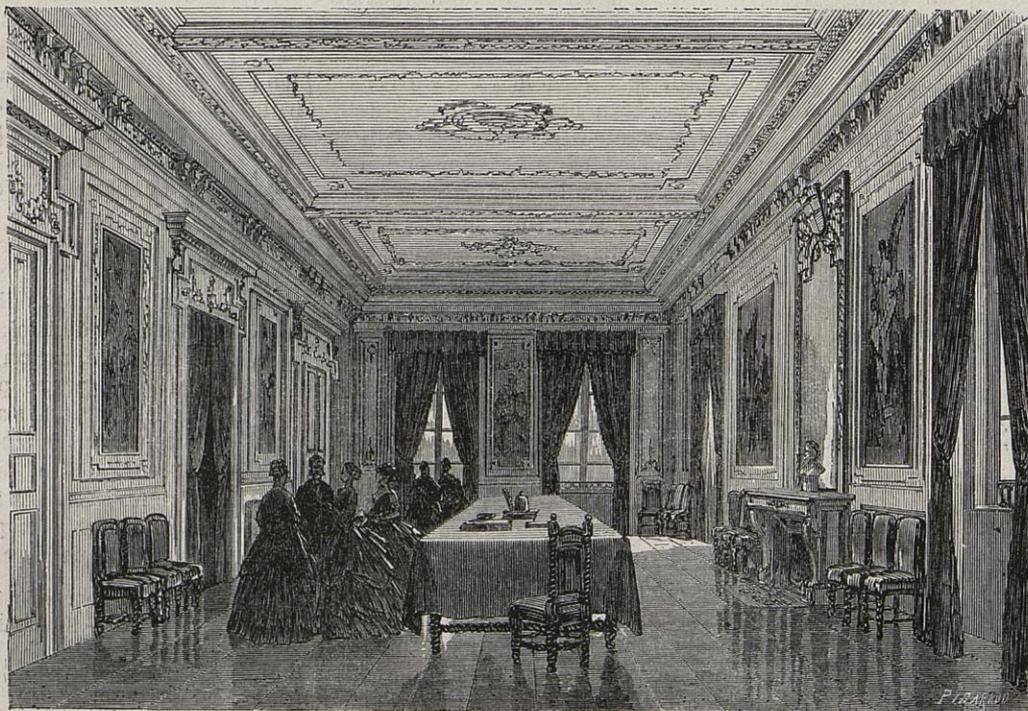
— Comptez-lui dix louis, fit le roi.

— *Bis*, Sire, reparti à son tour le curé.

Philippe se mit à rire et fit doubler la somme.

Sa vieille église du dixième siècle, ses ponts, son hospice, ses promenades, ne contentent plus l'ambition d'Arpajon. Ce chef-lieu de canton de Seine-et-Oise veut marcher à la suite des capitales; elle aussi tient à avoir ses embellissements modernes, et elle y travaille avec ardeur.

Elle vient de construire un bel hôtel de ville, dont notre gravure reproduit l'élégante architecture, et sur l'entrée principale duquel la reconnaissance lui a fait graver les armes des Noailles. C'est sur



FRANCE. — Mairie d'Arpajon. — La salle du conseil.

les plans et sous la direction de M. Jules Laroche, architecte de l'arrondissement de Corbeil, qu'a été élevé cet édifice.

La salle du conseil, richement ornementée, a été décorée de fresques dues au pinceau de M. de Moullignon, qui, obéissant à l'intelligente initiative de M. Adelon, a consciencieusement mis son beau talent au service de cette œuvre remarquable.

Arpajon, dans la construction de son hôtel de ville, a donné un exemple de goût artistique aux autres communes de France. Espérons qu'il sera suivi.

Après ce palais municipal, que demandera encore Arpajon? Des squares et des fontaines? Très-volontiers; mais, pour Dieu! pas de casernes.

LÉO DE BERNARD.

M. NESTOR ROQUEPLAN

Nestor Roqueplan est mort dimanche dernier, succombant, à l'âge de soixante-six ans, aux suites d'une hypertrophie du cœur, dont déjà, depuis longues années, il avait senti les premières atteintes. Pour un Parisien par essence, comme il l'était, sa vie a été bien remplie. Il a été un des beaux du règne de Louis-Philippe, inventant des modes et les arborant intrépidement. Journaliste, il a écrit *Regain* et *Parisine*, livres où il a mis beaucoup d'esprit, et qui ont eu beaucoup de succès. Administrateur, il a tenu en main, et tour à tour, le sceptre de l'*Opéra*, de l'*Opéra-Comique*, du *Châtelet*, des *Variétés*. Homme politique, il a eu le bonheur de ne faire qu'un seul acte, mais cet acte a réussi, et l'a mis pour toujours en évidence. Il a signé la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830.

Son esprit à l'emporte-pièce, qui frappait les mots typiques, comme le balancier de la Monnaie frappe un écu qui doit faire le tour du monde, lui avait rendu facile le pénible métier, qui consiste à se faire un nom à Paris. Le nom une fois fait, Nestor Roqueplan a conservé jusqu'à son dernier jour le rare talent de savoir le porter. Pour



Nestor Roqueplan. (D'ap. phot. Bérot.)

lui, le bonheur a voulu qu'il n'ait pas eu beaucoup de peine à faire connaître son mérite, et qu'il n'ait jamais été, pour emprunter une expression à la mode au dix-huitième siècle, pas plus un sot par le caractère que par l'esprit.

MAXIME VAUVERT.

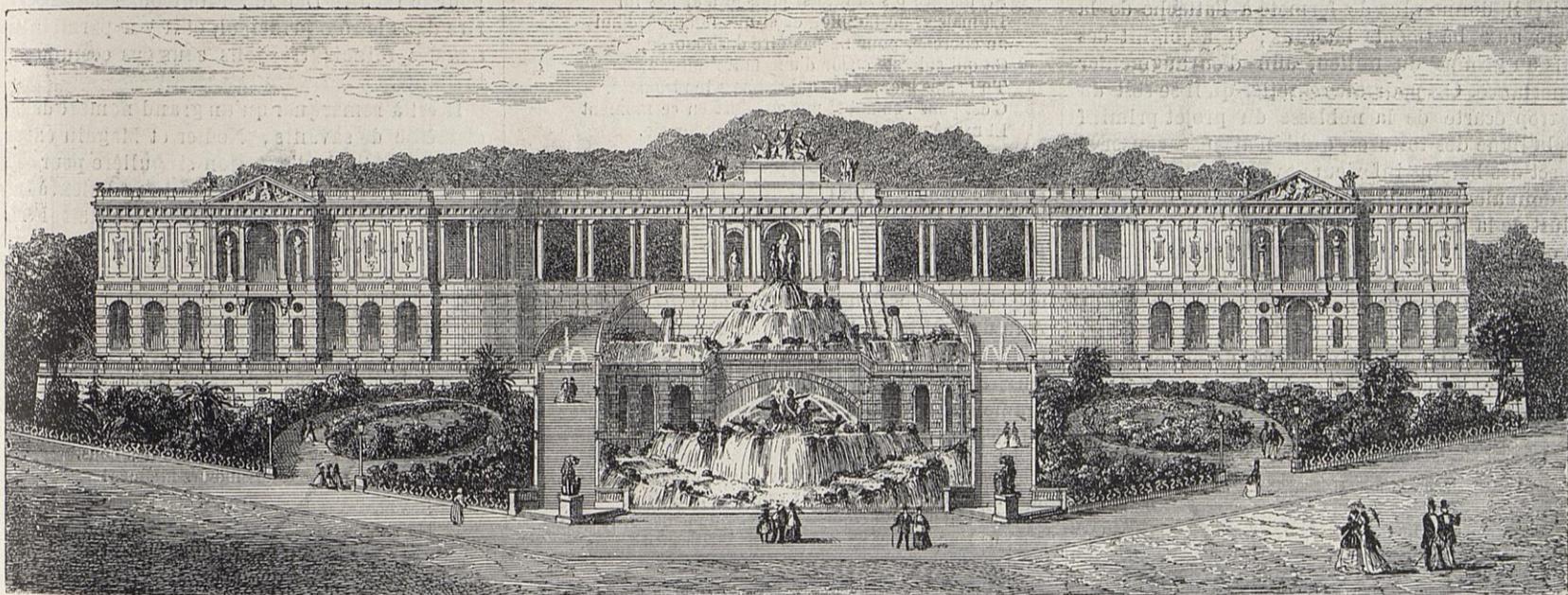
PALAIS DE LONGCHAMPS

A MARSEILLE

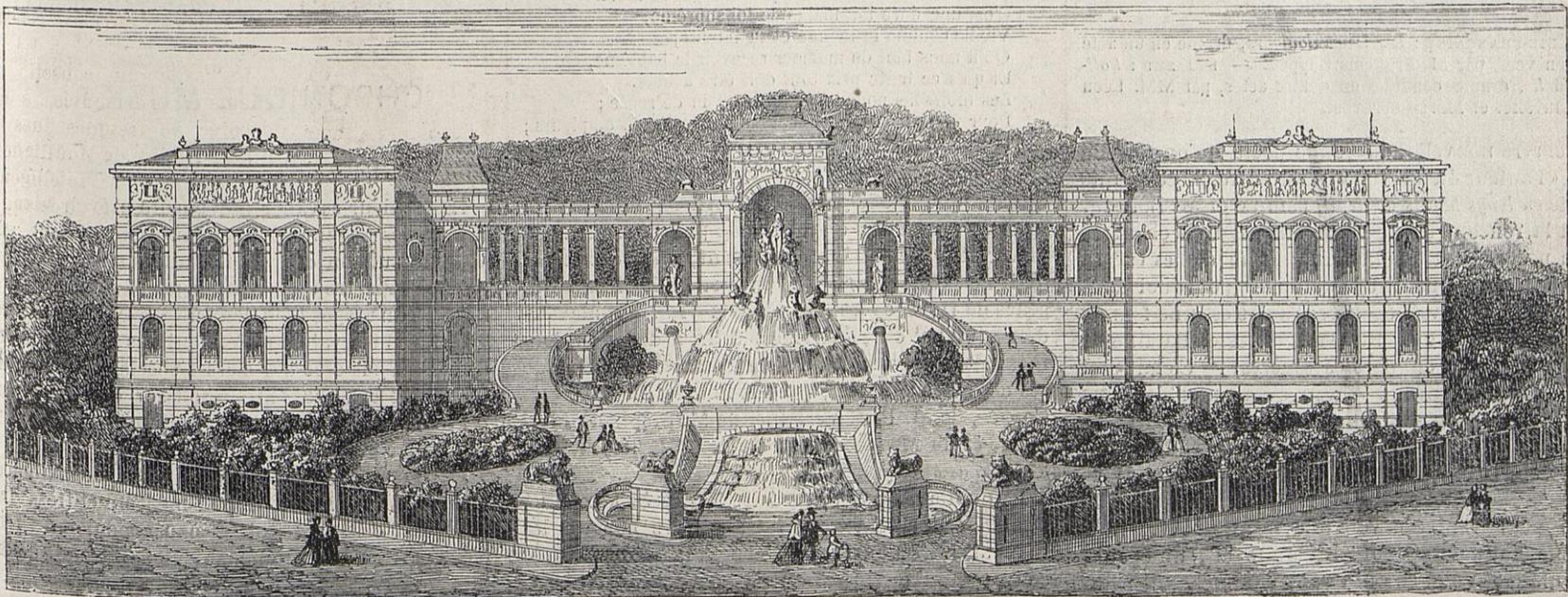
Le palais de Longchamps est une des œuvres les plus intéressantes de notre architecture contemporaine. Il se distingue surtout par un grand aspect décoratif très-original, par le choix ingénieux de son assiette et l'heureux effet des cascades et des rampes encadrées par l'architecture.

Cette œuvre traversa bien des vicissitudes avant d'éclorre. La conception de ce monument est due à M. Bartholdi, un de nos jeunes statuaires, qui s'occupe d'architecture décorative. La ville de Marseille voulait élever un château-d'eau à l'arrivée des eaux de la Durance, au pied de la colline de Longchamps; au sommet, on devait construire le muséum d'histoire naturelle, dont les fondations étaient établies; il fallait, par suite, créer un lien décoratif entre ces deux monuments.

Plusieurs projets avaient été faits déjà sans



MARSEILLE. — Vue générale du palais de Longchamps, tel qu'il avait été imaginé et proposé à la ville par M. Bartholdi.



Vue géométrale du palais de Longchamps, construit par M. Espérandieu.

donner de résultats satisfaisants, quand M. Bartholdi fut appelé à l'étudier. Cet artiste fut plus heureusement inspiré que ses prédécesseurs; il abandonna tout l'ancien système, il sollicita l'expropriation de quelques terrains voisins, régularisa l'emplacement par le percement d'une rue; il demanda à déplacer le musée et à joindre le musée des Arts à son projet; il encadrait avec ces monuments son château d'eau. C'était une révolution complète dans les idées adoptées, mais il obtenait ainsi un aspect d'ensemble des plus saisissants. Cette pensée de grouper sur un même point les divers projets de la ville paraît assez simple, mais ce sont ces idées-là qui sont les plus rares.

Le revirement fut complet dans les projets de l'édilité; on restait partagé, en ce qui concernait le fait de mettre le musée des Arts à Longchamps; mais le projet fut adopté avec grand succès le 18 avril 1859.

Peu de temps après, survinrent des changements administratifs, et on négligea les projets de Longchamps. Sous l'administration de M. de Maupas, on les reprit: les choses changèrent avec les personnes. Les travaux furent confiés à un architecte de Marseille, M. Espérandieu, qui s'était distingué par ses travaux de Notre-Dame-de-la-Garde. Cet artiste remania le projet dans le détail des façades, des plans, des distributions intérieures; mais il sut respecter avec sagacité l'essence même des projets, la grande conception décorative. Il y apporta quelques éléments avantageux, tels que l'agrandissement du motif central et des effets d'eau dans le bassin supérieur, usant avec intelligence des sages avis des trois architectes éminents que la ville de Marseille avait appelés à examiner les projets de M. Bartholdi; il donna plus de fermeté à l'attache de la galerie aux bâtiments latéraux; il adjoignit des bœufs au groupe du milieu, afin d'en augmenter l'importance. On pourrait regretter qu'il se soit un peu trop écarté de la noblesse du projet primitif dans la ligne des toitures, qu'il n'ait pas conservé l'aspect des bassins inférieurs avec les groupes qui leur donnaient un puissant intérêt, et qu'il ait introduit de la décoration grecque et étrusque dans une œuvre qui rappelle l'art de la Renaissance. Mais pourquoi critiquer des détails? c'est l'ensemble qui est frappant. C'est une grande et belle œuvre qui fait honneur à celui qui l'a réalisée et à la ville de Marseille; aussi aurions-nous cru manquer à l'équité en ne publiant pas également le projet tel qu'il était conçu par son créateur M. Bartholdi.

M. V.



COMÉDIE-FRANÇAISE: *Les Deux douleurs*, drame en un acte et en vers, par M. François Coppée. — DÉJAZET: *Polichinelle*, drame comique en quatre actes, par MM. Léon Beauvallet et Marc-Leprévost.

L'œuvre nouvelle du jeune poète qu'on appelle déjà « l'auteur du *Passant* », n'est autre chose qu'une élégie en longs habits de deuil, comme disait Boileau. C'est la rencontre de deux femmes dans la chambre d'un poète mort de la veille; l'une d'elles est sa fiancée, une jeune fille bretonne (pourquoi Bretonne?) qu'il devait épouser; l'autre est une femme mariée et mère, qui fut sa maîtresse. Bataille de dames! échange de paroles amères! — C'était moi qu'il aimait le mieux! — Non, c'était moi! — Dans tous les cas, j'étais la plus digne d'être aimée, reprend la fière Bretonne (pourquoi Bretonne?) — Que vient faire ici la dignité? répond l'autre; avez-vous comme moi marché dans la neige et dans la boue pour venir le voir une minute? Avez-vous comme moi délaissé pour lui un foyer, un époux, un enfant? Voilà ce qui s'appelle aimer.

Je dois dire, entre parenthèse, que la théorie de cette femme adultère, si douloureusement ponctuée qu'elle soit par M^{lle} Agar, n'a pas été du goût de

tout le monde. Elle a froissé, elle a choqué. A-t-elle été plus sympathique, la petite Bretonne? Je n'en répondrais pas; elle a plaidé assez gauchement la cause de la province. Enfin, après une demi-heure de débats et de récits alternés, les deux femmes confondent leurs deux douleurs en une seule, et... la toile baisse. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Imaginez un feuillage courant autour d'une urne. L'urne pourrait être d'un plus grand prix, le feuillage pourrait être fouillé plus délicatement. Puis, l'intérêt manque absolument à cette œuvre, prise comme œuvre dramatique. Du moment qu'on ne connaît pas ce poète, on reste à peu près indifférent aux larmes des deux visiteuses posthumes. On sait seulement par elles qu'il était triste et qu'il était pâle. Cela ne suffit pas.

Il y a de très-bons vers dans les *Deux Douleurs*; il y en a aussi de forts méchants. Parmi ceux qui résument les qualités et les défauts de M. François Coppée, je citerai le monologue d'entrée de la femme mariée, qui vient chercher chez le poète les lettres et le portrait qui pourraient la compromettre. Elle s'adresse à l'ombre de son amant :

Va, si je viens ainsi, traversant les ténèbres,
A tâtons, demander à ces meubles funèbres
Les traces d'un amour coupable, ce n'est pas
Que je craigne pour moi rien, même le trépas;
Car à l'époux trahi si lâchement, je jure
Que j'aurais infligé cette suprême injure
De laisser le hasard mauvais mettre au grand jour
Ces lettres, ce portrait, qui disaient notre amour.
Il m'eût frappée... Hélas! que m'importait la vie!
Que m'importait encor qu'elle me fût ravie
L'estime qu'on accorde à ma fausse vertu!
Que dis je? Ma douleur est si forte, entends-tu,
Qu'elle eût du déshonneur extrait la joie amère!
Non, celle qui te vient troubler c'est une mère.
Si, malgré tes sanglots, jadis je n'ai pas fui
La maison de famille, et si même aujourd'hui
Je cherche, pour ne pas être déshonorée,
Ce qui subsiste encor d'une faute adorée,
Tu le sais bien, ô toi qui l'aimais tendrement,
C'est pour l'enfant si pur qui dort en ce moment
Et me rêve à côté de sa couche endormie.

Ces vers, outre l'idée pénible qu'ils enferment, et sur laquelle je ne reviendrai pas, sont martelés, chevillés, essouffés; on a besoin de les lire deux fois pour les comprendre. Qu'on les compare à ceux d'un autre duo poétique que la Comédie-Française exécutait il y a peu de temps, *la Nuit d'octobre*, par Alfred de Musset. Dans *la Nuit d'octobre* quelle veine franche! quel jet pur et lumineux! Harmonie, couleur, tout s'y trouve, tout éclate, sans compter le drame qui fermente sous chaque mot. Écoutez ce noble langage :

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi dans ce récit d'une vive souffrance
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distraire le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant, car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.

Mais que viens-je parler d'Alfred de Musset! Ignorez-vous donc qu'il est complètement démodé en certains lieux? Oui, vraiment; on a découvert qu'il ne savait pas faire un vers, et qu'il rimait à la grâce de Dieu, ce qui est un peu vrai. Les alexandrins que j'ai cités marchent deux à deux, uniformément, sans aucune de ces cassures voulues, de ces asperités savantes, qui ont fait de M. François Coppée, de M. Paul Verlaine, de M. Stéphane Mallarmé et de M. José-Maria de Heredia les maîtres du *Parnasse contemporain*.

Le public n'a pas voulu faire le procès aux *Deux Douleurs*; il a confondu, lui aussi, les bons et les mauvais vers dans une même indulgence. Il s'est souvenu des fraîches inspirations du *Passant* et de plusieurs petits poèmes remarquables contenus dans deux volumes de M. François Coppée. Il n'a pas voulu décourager un jeune homme peut-être fort

géné du poids d'un premier succès imprévu. Le public sait attendre quelquefois. Par la même occasion, il a réparti ses applaudissements entre M^{lle} Agar et M^{lle} Marie Royer, — mais la balance a penché du côté de M^{lle} Agar.

Le *Polichinelle* du théâtre Déjazet n'est pas un nouveau venu pour moi. J'en avais entendu la lecture il y a une quinzaine d'années chez Philoxène Boyer, au temps de ses fêtes littéraires si profondément oubliées. *Polichinelle* avait alors pour auteurs MM. Marc-Leprévost et Philoxène Boyer. Comment se fait-il qu'aujourd'hui le nom de M. Léon Beauvallet ait été substitué à celui du pauvre défunt? Il paraît que l'explication est des plus simples, si elle n'est pas des plus satisfaisantes. Le premier *Polichinelle* avait été présenté à tous les théâtres et refusé partout, sous le prétexte qu'il n'était pas scénique (il l'était trop!), et qu'en revanche il ouvrait une aile trop démesurément poétique. L'heure du *Passant* et des *Deux Douleurs* n'était pas encore sonnée. Ce que voyant, et après avoir longtemps gardé en portefeuille ledit drame fantaisiste, M. Marc-Leprévost s'avisa un jour de le porter chez son voisin Léon Beauvallet.

Il est fort beau, me dit-on,
Mais le moindre ducaton
Ferait bien mieux mon affaire.

M. Beauvallet, qui est rompu aux prétendues exigences de la scène, a remanié le *Polichinelle* du poète, et de ses remaniements il est résulté une pièce bariolée comme une féerie, amusante comme une parade, et où se retrouvent heureusement quelques touches littéraires du *Polichinelle* d'autrefois, de celui que j'ai entendu. Cela va être un succès pour le théâtre Déjazet. Montrouge fait beaucoup rire dans le rôle principal, et il y a parmi la *figuration* des minois très-jolis sous des costumes très-brillants.

Il est à remarquer qu'un grand nombre de poètes et même de savants, Nodier et Magnin entre autres, se sont pris d'affection singulière pour ce type de *Polichinelle*. Un de ceux qui excellaient à le faire parler, dans ces derniers temps, c'était Fernand Desnoyers. Oyez ce sonnet d'où semblent sortir des sons de pratique :

C'est Polichinelle! Il est triomphant!
Il vient de rosser la mère Gigogne,
Après s'être assis sur leur pauvre enfant.
Puis, il s'est empli de vin de Bourgogne.

Heureux d'avoir fait et bu les cent coups,
Roué les maris, saccagé les femmes,
Il ne songe encor qu'à rompre des cous.
Ce Polichinelle a des mœurs infâmes!

Ses bosses qui sont si grosses de torts
Ne contiennent pas le moindre remords;
Dans sa gorge un coq chante et fait ripaille.

Qu'il est gai! Son nez en est tout luisant,
Pour lui l'avenir rit dans le présent.
Il ne mourra pas un jour sur la paille!

Pauvre Philoxène Boyer! Pauvre Fernand Desnoyers! *Polichinelle* ne leur a pas porté bonheur...

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN: Début de M. Bulterini, dans le *Trovatore*.

Le meilleur cavalier doit encore prévoir le cas où il sera désarçonné. Ce n'est pas tout que de savoir se tenir sur son cheval, il faut aussi apprendre à tomber sans trop de dommage; et cet art s'étudie dans les manèges bien tenus.

Si les conservatoires n'étaient pas mal tenus, n'y aurait-on pas créé des classes spéciales où l'on enseignerait aux chanteurs à se tirer d'affaire quand un enrouement les prend à l'improviste, ou dans tout autre cas désavantageux?

Le professeur chargé de ces cours de pathologie musicale devrait être un peu médecin et très-adroit chanteur, cela va de soi. Il expérimenterait sur les élèves atteints de rhume, et leur montrerait à parer aux inconvénients de cette infirmité passagère. Il leur indiquerait les endroits d'un rôle qui deviennent dangereux à aborder quand la voix est malade et se fait prier pour sortir; puis aussi la manière de

tourner la difficulté en modifiant le texte sans faire trop crier le compositeur.

Mais, privés des secours d'une science aussi utile, les chanteurs se trouvent fort empêchés quand le vent de bise fait des siennes; et on les voit, — spectacle pénible, — chercher au fond de leur gosier des *ut* dièse absents, souder avec effort les notes dépareillées d'une gamme, faire toutes sortes de grimaces désespérées.

Ce malheur est arrivé l'autre dimanche à M. Palermi qui faisait Tonio dans la *Figlia del reggimento*, et quelques jours après à M. Bulterini qui débutait dans le rôle de Manrique du *Trovatore*. Palermi, lui, est connu de reste depuis trois hivers qu'il chante au Théâtre-Italien. Quant à Bulterini, son début est comme s'il n'était pas; l'expérience est à recommencer.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que les cas d'indisposition chez les chanteurs n'ont jamais été plus fréquents. En attendant que la *Gazette des Hôpitaux* publie sur cette matière une étude du docteur Fournié, je me permettrai d'indiquer comme causes du mal, d'abord la vie nomade des artistes lyriques, qui se décliment sans cesse et passent avec insouciance de Naples à Edimbourg ou de Madrid à Moscou; puis encore l'abus qu'ils font de leur voix dans les soirées du monde où ils vont chanter après avoir fait un service de quatre heures au théâtre.

Une trompette ne résisterait pas à cette débauche, elle serait tout de suite faussée; à plus forte raison un larynx, qui est un instrument fragile et qu'on ne peut remplacer chez le luthier.

Pour en revenir à Bulterini, son début a été douloureux comme une opération de chirurgie. Il n'était pas même besoin que le régisseur mit son bel habit et ses gants pour venir nous apprendre que Bulterini était malade et ne pouvait articuler un son; cela était assez visible.

La déroute du malheureux ténor a été telle que, rien que d'y penser, je m'en sens troublé moi-même, et au point de ne pouvoir rien démêler des qualités possibles du chanteur à travers tous les *couacs* qu'il a prodigués. A-t-il ou n'a-t-il point de voix? Quelle est sa méthode?... Consultez, s'il vous plaît, la faculté de médecine, et ne nous demandez pas le plus timide avis sur le cas malencontreux de Bulterini, lequel ne relève en aucune façon de la critique musicale. A vrai dire, même, nous voilà réduit à faire un feuilleton pour dire que nous n'en pouvons faire.

Le pire de l'affaire, c'est que toute la représentation s'est ressentie d'un événement aussi disgracieux. Plus de ténor, adieu le charme! M^{lle} Krauss elle-même, dont c'était le devoir scénique d'adorer ce « trovatore » catarrheux, ne pouvait s'y résoudre; et c'est d'une voix ennuyée qu'elle lui disait des douceurs.

Cela est pardonnable; ce qui l'est moins, c'est que l'orchestre et les chœurs aient perdu leur aplomb ordinaire. Croirait-on que les choristes aient *patouillé* dans leur morceau militaire du troisième acte, lequel est pourtant rythmé comme une marche; un vrai régal d'orphéonistes?

L'orchestre, privé de son chef ordinaire, avait aussi perdu contenance. J'ai remarqué, pour le dire en passant et un peu en manière d'excuse, que les musiciens n'y étaient pas tous placés à leur poste stratégique. C'est ainsi que deux des seconds violons se trouvent avoir la grosse caisse immédiatement à côté d'eux. Or, comment voulez-vous qu'ils s'entendent jouer dans un voisinage aussi assourdissant?... Mais laissons-là le *Trovatore* que, *bien sûr*, nous retrouverons l'année prochaine.

ALBERT DE LASALLE.

COURRIER DE LA MODE

La fantaisie est plus fantaisiste que jamais. Où nous conduira-t-elle?... La maison Gagelin-Opigez le sait mieux que nous, puisque c'est elle qui la mène à grandes guides.

Elle a décrété, pour les premières courses de Longchamps, deux costumes qui ont fait grand tapage d'élégance. L'un, tout à fait Watteau, était en poulte de soie violette de Parme, avec jupon plissé,

ornementé de jabots de valenciennes écrue. Une seconde jupe, à la paysanne, était relevée sur les côtés, et se chiffonnait par derrière. Le corsage tombait par devant en basques gilet et par derrière en petit habit Watteau. Un fichu draperie était attaché par un nœud; les manches Louis XV, demi-larges, étaient arrondies sur le côté et retenues par un nœud.

L'autre costume répond au nom de Golconde. C'est encore du Louis XV. Le costume Golconde est un mélange de poulte de soie rayé cerise et blanc, de poulte de soie gris-perle et de nœuds de satin prune.

Est-ce possible, nous dira-t-on?... La maison Gagelin l'a signé, et M^{me} la comtesse de C... le portait. C'est tout dire.

Les chapeaux les plus extravagants ont fait aussi leur apparition à ce Longchamps hippique. Les chapeaux ronds paraîtront d'autant plus charmants, que les chapeaux soi-disant fermés ne le sont pas. La Ville de Lyon, qui devance toujours la mode, a décrété six formes différentes de chapeaux ronds. Cette première maison de passementerie, la plus importante de toutes, tient à justifier de son titre de fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice Eugénie.

Citons sommairement, ne pouvant pas tout indiquer :

La ceinture Écossaise en ruban très-simple, se rimant autour de la taille avec pans espagnols. La ceinture Sultane en crêpe de Chine frangé. La ceinture Égyptienne typique. La gaze nattée très-brillante pour voiles, cravates, etc. Le voile Eugénie, arrondi ou pointu, attaché avec un peignoir et retombant en barbes devant. Et un grand choix d'agrèments de passementerie avec jais reproduisant des grappes, des feuillages et des fruits.

Une fantaisie qui plaira beaucoup pour la campagne et les voyages, est une ceinture brigand en cuir de toutes nuances, avec nœud coulant en cuir. La Ville de Lyon tient un succès avec cette ceinture. Elle organise déjà des boîtes de mercerie assortie pour la campagne. Nous en reparlerons. Après le joli mois de mai (si toutefois il est joli), c'est à qui prendra son vol vers les stations thermales et les bains de mer. On se préoccupe déjà des costumes de voyage. Le foulard l'emportera comme toujours sur le taffetas, parce qu'il est plus épais, plus souple, plus économique et moins cher. Les foulards croisés, de qualité exceptionnelle, de la Malle des Indes, et les foulards sergés japonais, extra-forts et très-brillants, sont mille fois préférables au taffetas et au poulte de soie pour toilettes de campagne et de voyage.

La Malle des Indes tient un immense succès d'élégance avec le crêpeline, ayant le grenu, la souplesse et le nacré du crêpe de Chine, avec cette supériorité qu'il est plus épais, qu'il ne se chiffonne jamais et qu'il se lave comme de la batiste.

Ce magnifique tissu de crêpeline est la propriété exclusive de la Malle des Indes qui l'a déposé pour cinq ans. Il se reproduit en largeur de 90 cent., à raison de 12 fr. 50 c. le mètre, et en toutes teintes nouvelles.

En fait d'actualités printanières, les foulards rayés ont la vogue, ainsi que les foulards à larges pastilles blanches et de couleurs, et les foulards à fleurettes bouquetières. Pour les connaître dans leur mille et mille variétés, il faut demander à la Malle des Indes, passage Verdeau, sa collection d'échantillons, et elle vous l'enverra *franco*.

La lingerie suit l'impulsion des toilettes Louis XV. Les nouveaux modèles de la maison Leborgne sont distingués comme tout ce qui émane de cette maison de lingerie tenant, dans la rue du Bac, le premier rang.

C'est une parure montée en cœur, avec valenciennes plissée. Manches Louis XV, arrondies sur le côté. Une parure Watteau, reproduite avec des entredeux dermés de broderie et de valenciennes. Manches duchesse froncées par un petit bracelet.

La maison Leborgne, tout en étant préoccupée des toilettes de première communion, de trousseaux et de layettes, chiffonne des coiffures très-seyantes: Une coiffure Louis XV, s'élevant en haut diadème de dentelle de Bruges; un bonnet paysanne avec couronne de coques de rubans roses, surmonté d'un double volant de mousseline tuyauté.

Une fanchon Louis XV en ruban blanc et en va-

lenciennes, avec fichu de mousseline rayé d'entre-deux de broderie et de valenciennes.

M^{mes} de Vertus sœurs avaient pressenti les modes actuelles en créant la ceinture Régente et en supprimant le corset. La ceinture Régente est l'expression élégante de la beauté plastique et de la forme, tandis que le corset était une cuirasse de baleines. Le corset n'amincissait qu'au détriment de la santé, tandis que la ceinture Régente cambre la taille. La ceinture Régente est aussi utile pour les femmes délicates que pour les femmes un peu fortes, car elle amincit les unes et développe les autres. Il n'est pas utile de l'essayer, et en envoyant à M^{mes} de Vertus sœurs, rue de la Chaussée-d'Antin, des mesures exactes, on reçoit, aussi bien en province qu'à l'étranger, une ceinture Régente irréprochable de coupe et de main-d'œuvre.

Le soleil d'avril a fait des siennes encore; on devait s'y attendre, et les peaux les plus délicates sont atteintes de taches de rousseur. Ce serait très-grave, s'il n'y avait un moyen efficace de les effacer avec le Lait de cacao préparé par M. Delettrez, directeur de la parfumerie du Monde élégant, rue d'Enghien. Pour les départs pour la campagne, M. Delettrez organise des boîtes de parfumerie assortie, qui contiendront, en outre de la parfumerie au Lait de cacao, de la parfumerie à l'essence de violette d'Orient, à la glycérine, l'Eau de Cologne du Grand-Cordon, le savon et la pommade au bouquet des champs, la crème aux lis des vallées pour le teint, et l'étui mystérieux pour réparer du temps les très-réparables outrages. Il y a des boîtes de parfumerie pour toutes les bourses.

L'art de se rajeunir tente aussi bien les femmes les moins coquettes que les hommes les moins vaniteux. Les femmes peuvent se poudrer pour dissimuler leurs cheveux blancs et pour paraître plus jeunes encore, mais la poudre n'est pas acceptée pour les hommes, à moins qu'ils ne jouent les pères nobles à la Comédie-Française. Il faut donc qu'ils recolorent leur chevelure sans la teindre. De toutes les eaux qui cherchent à accaparer la confiance générale, il n'y en a qu'une seule qui soit authentique et sérieuse: c'est l'Eau de la Floride. Elle peut répondre à toutes les exigences de la chevelure qui a besoin d'être régénérée.

La source de l'Eau de la Floride coule rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre. On peut y aller puiser en pleine sécurité, — l'Eau de la Floride est discrète.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LE BATEAU MOUCHE

DESSIN DE CRAFTY

Les beaux jours sont revenus, le soleil nouvellement réapparu chauffe à la façon dont les balais neufs balaient. — Il brûle et darde, comme par plaisir, ses rayons directs sur les crânes des Parisiens. — Ceux-ci encore habitués au froid, surpris par cette chaleur dans les vêtements de la saison d'hiver, suent consciencieusement et cherchent l'ombre et le frais; les bancs des promenades se peuplent, et l'impériale de l'omnibus se vide au bénéfice des bateaux-mouches où à défaut d'ombre ils trouvent la fraîcheur de l'eau. Notre collaborateur Crafty a choisi pour motif de son dessin le moment où les ministères et autres bureaux ont fermé leurs portes; le flot des employés, s'est installé sur le microscopique paquebot qui, remontant le fleuve, doit les déposer dans leurs domiciles lointains: Ile Saint-Louis, quartier Saint-Victor, Bercy. — A l'avant du bateau M. Prudhomme dévore l'espace, et songe au rang que doit occuper dans le monde une nation « capable d'édifier des quais aussi réguliers, » et il regrette que la providence qui a doté les français de tant de qualités, leur ait refusé l'amour de la stabilité « sans laquelle on s'agit inutilement dans de stériles et perpétuels efforts. » Derrière lui baille un étudiant qui revient de dévaliser en joyeuse compagnie les prairies de l'île de Billancourt.

— Qu'est-ce? pourquoi cette inquiétude peinte sur le visage du timonier. Ah! mon Dieu! L'un des habitués, le plus exact d'ordinaire est arrivé en

retard; quelque copie trop longue aura retenu malgré lui M. Blandureau, et, juste au moment où il allait poser les pieds sur le pont, le bateau s'est mis en marche! hélas son respectable portefeuille est tombé à l'eau avec lui. Le secours n'est pas loin, et, je ne veux pas mettre en doute son sauvetage. Mais ses respectables papiers sont à vau-l'eau. Qu'en adviendra-t-il? Cependant les passagers arrivés au terme de leur voyage ont pris terre, et, sans se douter du drame qui se passe entre le bateau et le ponton, suivent paisiblement leur route.



Les bateaux mouches de la Seine. — (Dessin de Crafty.)

Sur le ponton, un retardataire. — Votre billet, monsieur, dit l'employé. — Je l'avais à la main tout à l'heure, dans quelle poche l'ai-je mis? Est-ce dans celle-ci ou dans cette autre? Et il cherche, fouille, ausculte, rien. — Il est sur son chapeau, fiché dans le ruban qui cerne la coiffe; mais ni lui, ni le contrôleur n'y pensent. Le trouvera-t-il, ou bien ne s'apercevra-t-il de sa distraction qu'en posant son chapeau sur la table, une fois chez lui, en racontant à sa femme sa mésaventure? Là, est la question.

ÉCHECS

Solution du problème n° 330.

- | | |
|-------------------------------------------|---------------------|
| 1. F 2 FR | 4. T 6 R (var.) |
| 2. T 5 F | 2. R 5 D |
| 3. D 6 D | 3. C pr. D |
| 4. C 6 CD | 4. R pr. T (1) |
| 5. F pr. T, échec et mat. | |
| (1) | 4. Tout autre coup. |
| 5. T 5 D, échec et mat. | |
| (A) | 1. C 4 T |
| 2. T 5 F | 2. F 6 T (2) |
| 3. C 3 R, éch. déc. | 3. R 5 F |
| 4. T pr. C, échec et mat le coup suivant. | |
| (2) | 2. P 6 R |
| 3. C pr. PR, éch. déc. | 3. R 5 R |
| 4. D pr. C, échec et mat le coup suivant. | |
| (B) | 1 T 8 F ou P 3 C |
| | ou P 6 R |
| 2. F pr. C, échec | 2. C pr. F |
| 3. D 6 F, échec | 3. R pr. C |
| 4. T 4 D, échec et mat le coup suivant. | |

Solutions justes du problème n° 329 : MM. Wilhelm, à Forbach; L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège; Quéval, à Fauville; H. Frau, E. Frau, à Lyon; Pappadapoulo; C. Bertrand frères; café Astre, à Sigean; Bèse, à Nîmes; J. Maderni, à Lyon; Comptoir de quincailleries réunies de l'Est, à Feschès; le sous-chef de musique du 5^e de ligne, à Saint-Etienne; le *Moniteur de la brasserie*; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; Bourat, à Nemours; M^{me} Emile Payet, à Saint-Priest; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Ch. Laffitte, à Tarbes.

Autre solution juste du problème n° 328 : M. Ch. Laffitte.

Problème n° 327 : MM. J. Morille, à Cholet; café de France, à Sigean; F. Bosson, au château Bergier de Mably.

PAUL JOURNOUD.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande. — *Écrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.*

PLÉBISCITE ET ÉLECTIONS MUNICIPALES

DE 1870

CODE ÉLECTORAL, guide pratique des Élections au Conseil municipal, au Corps législatif, au Conseil général, au Conseil d'arrondissement, avec *Formulaire*, par M. E. BIDAULT, vice-président du Conseil de préfecture de la Seine-Inférieure.

« Cet ouvrage contient le texte des lois, décrets, ordonnances et instructions qui se rapportent aux Élections, et, séparément, les mêmes dispositions classées et expliquées dans un résumé méthodique, à l'aide des décisions interprétatives du Corps législatif, du Conseil d'État et de la Cour de Cassation. Il se termine par les **MODÈLES DES FORMULES** dont les Administrations municipales sont appelées à faire un usage fréquent, soit pour la confection des listes, soit pour l'accomplissement des opérations des assemblées électorales.

« Les administrateurs, aussi bien que les électeurs, trouveront dans le **CODE ÉLECTORAL** tous les renseignements qu'ils peuvent avoir à consulter.

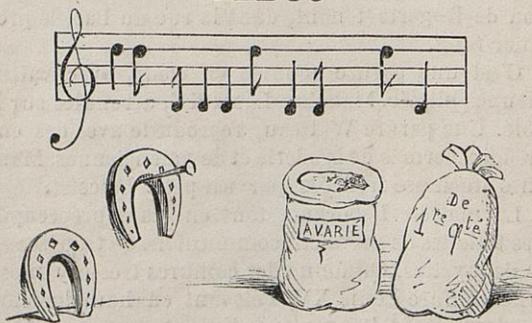
« Les instructions ministérielles prescrivent qu'un exemplaire des lois, décrets et circulaires qui régulent les Élections doit être déposé sur le bureau de la salle du vote, pour être tenu à la disposition des Électeurs.

« Cette prescription est applicable au vote du **PLÉBISCITE**. »

Un volume in-18 jésus. — Nouvelle édition. — **Prix : 3 francs.**

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Ne perdez pas une heure, n'étant pas sûr d'une minute.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870 et le *Manuel des emprunts d'État*.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure *franco*, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol

ELLE A REPARU

DANS

PARIS-JOURNAL

LE MOINS CHER DES GRANDS JOURNAUX POLITIQUES

40 fr. par an — 4 fr. par mois

LA TACHE ROUGE

PAR PAUL FÉVAL

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir *franco* dans toute la France et l'Algérie.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.